

Néricault Destouches

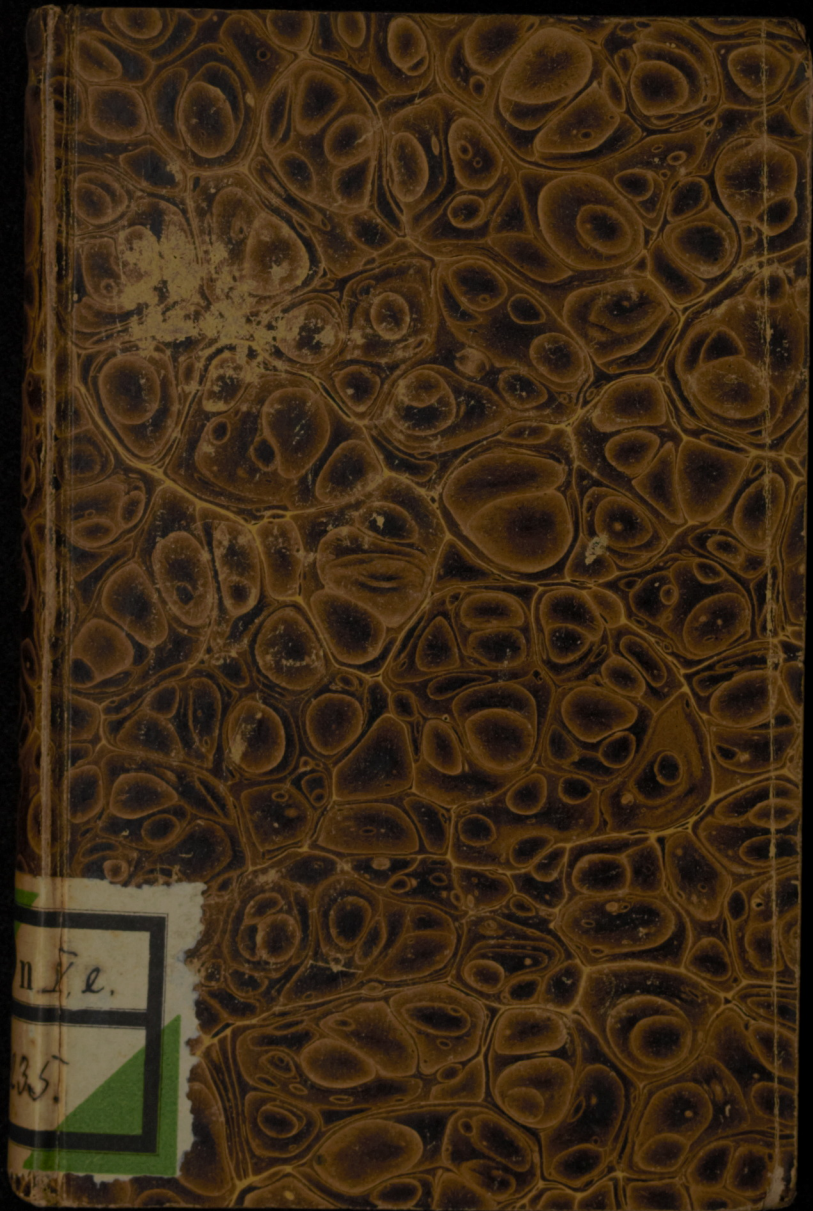
L' Irresolu : Comédie En Vers Et En Cinq Actes

Vienne En Autriche: Dans l'Imprimerie de Ghelen, 1763

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1734508981>

Druck Freier  Zugang



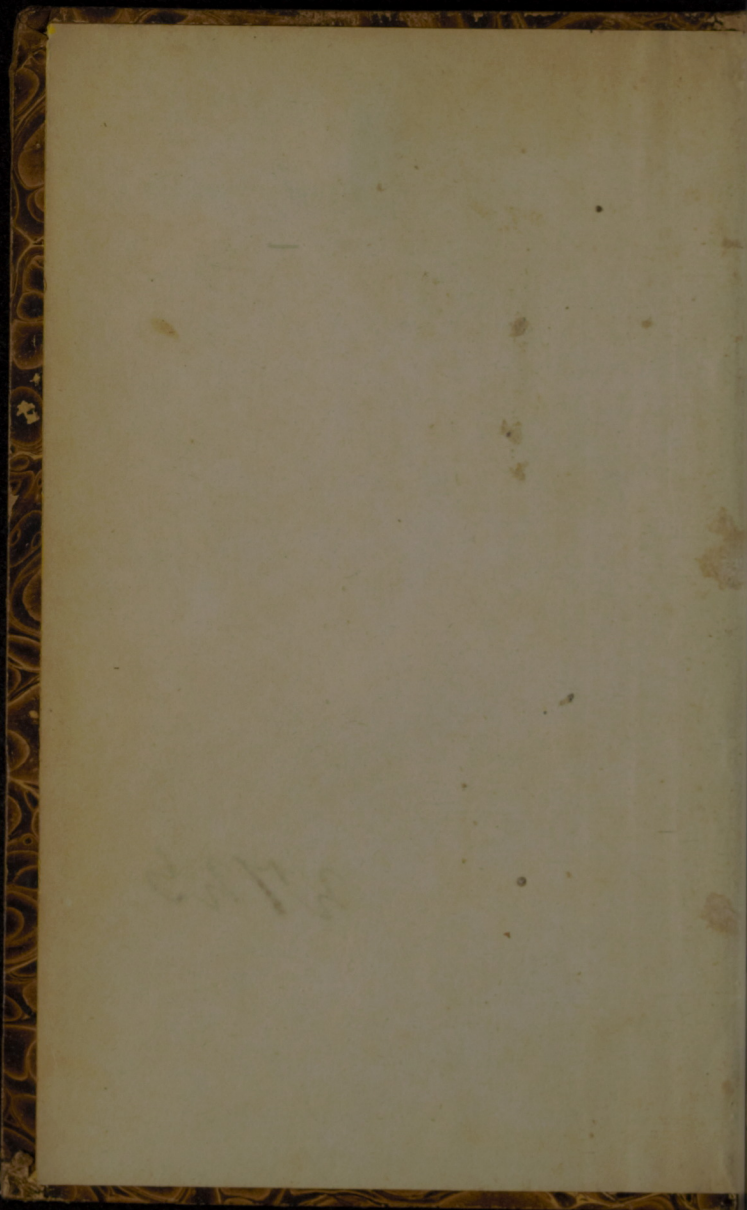


C. Kürschnersche
Buch - und Musikalien-
Handlung.
Schwerin, gr. Moor No. 662.

Orte
4235

2725





20178

L'IRRESOLU,
COMÉDIE

EN VERS
ET EN CINQ ACTES
DE M. DESTOUCHES.



VIENNE EN AUTRICHE,
Dans l'Imprimerie de Ghelen 1763.

ACTEURS.

PYRANTE, vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

MADAME ARGANTE, veuve.

CELIMENE, } filles de Madame Ar-
JULIE, } gante.

DORANTE, fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, fils de Lyfimon.

NERINE, femme de chambre de ma-
dame Argante.

FRONTIN, valet de chambre de
Dorante.

La scène est à Paris dans un hôtel garni.

L'IRRE-



L'IRRESOLU,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.
SCENE I.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

Oui, cette veuve est folle, & son extra-
vagance
A souvent, j'en conviens, lassé ma pa-
tience;
Mais depuis tout le temps que vous êtes
ici,
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

A 2

LYSI-

L Y S I M O N.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois
l'heure,
Où dans cette maison j'ai choisi ma de-
meure.

Allons loger ailleurs.

P Y R A N T E.

Je n'y puis consentir.

L Y S I M O N.

Vous aurez bientôt lieu de vous en re-
pentir.

P Y R A N T E.

Enfin, quoiqu'il en soit, une raison pressante
M'oblige à demeurer avec madame Ar-
gante.

L Y S I M O N.

Mais, vous n'y reveniez que pour l'amour
de moi,

Difiez-vous ?

P Y R A N T E.

Je conviens . . .

L Y S I M O N.

Parlons de bonne foi ;
Cette raison pressante est facile à con-
noître,
Et de vos volontés votre fils est le maître ;
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

P Y -

P Y R A N T E.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

L Y S I M O N.

Voulez-vous que je parle avec franchise
entière ?Il est très-mauvais fils, & vous très-mau-
vais pere.

A ce fils trop aimé vous ne refusez rien.

P Y R A N T E.

No .

L Y S I M O N.

Il fait votre office, & vous faites le sien.

O quel renversement ! N'avez-vous point
de honte ?

P Y R A N T E.

Vous désapprouvez donc ma conduite à ce
compte ?

L Y S I M O N.

En doutez-vous ? morbleu ! Qui voudroit
l'approuver ?

P Y R A N T E.

Tous ceux qui comme moi pourroient s'en
bien trouver.Imitez mon exemple, & dans huit jours je
gage . . .

L Y S I M O N.

Autoriser mon fils dans le libertinage ?

A 3

PYRAN-

P Y R A N T E.

Bien loin de l'y plonger, vous l'en retirerez.

L Y S I M O N.

C'est en vain sur cela que vous me prêchez,

Vous blâmez ma conduite, & je blâme la
vôtre.

P Y R A N T E.

Oui ; mais la plus heureuse est préférable
à l'autre.

L Y S I M O N.

Et que fait donc ce fils, de beau, de mer-
veilleux ?

P Y R A N T E.

Apprenez-le en deux-mots, il fait ce que je
veux.

L Y S I M O N.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas gran-
de ;

Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous
demande.

P Y R A N T E.

Moi ? Je cherche son goût, il se conforme
au mien.

Mon fils est mon ami, comme je suis le sien.

L Y S I M O N.

Ma foi, vous radotez, je vous croyois plus
sage.

P Y R A N T E.

Je ne me repens point de suivre cet usage.
 Dès ses plus jeunes ans, j'ai voulu le former.
 Le succès de mes soins a droit de me char-
 mer.

D'abord en lui parlant, je pris un air sévère
 Pour lui faire sentir l'autorité de pere :
 La crainte & le respect ayant faisi son cœur,
 A la sévérité je joignis la douceur.

Je lui parlois raison dès l'âge le plus ten-
 dre,
 Et je l'accoutumois tous les jours à l'en-
 tendre.

Il connut ses devoirs, non par le châtement,
 Mais par l'obéissance & le raisonnement.
 S'il y manquoit par fois, la rougeur dès
 cet âge,

Quand je l'en reprenois, lui montoit au vi-
 sage,
 Et je reconnoissois, en fondant son esprit,
 Qu'il rougissoit de honte, & non pas de
 dépit.

L Y S I M O N.

Moi, je rougis pour vous de dépit & de
 honte,
 De voir que vous puissiez me faire un pa-
 reil conte.

P Y R A N T E.

Ecoutez jusqu'au bout.

L Y S I M O N.

Je suis las d'écouter.

P Y R A N T E.

Ecoutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.

Quand j'eus formé son cœur...

L Y S I M O N.

Son cœur ! Le beau langage !

P Y R A N T E.

He bien, il ne faut pas vous parler davantage.

L Y S I M O N.

Oh ça, sans vous piquer de ma sincérité,

Dites-moi si ce fils si sage, si vanté,

N'a point quelque défaut ?

P Y R A N T E.

J'ai pris un soin extrême

De connoître mon fils aussi-bien que moi-même.

Son cœur est excellent, il a beaucoup d'esprit ;

Ce que je vous dis-là, tout le monde le dit :

Mais pour avoir, trop jeune, acquis trop de lumières,

Il est irrésolu sur toutes les matières ;

Cha-

Chaque chose a pour lui mille difficultés ;
 Il l'examine à fond, la prend de tous côtés ;
 Et ses réflexions sont qu'en chaque rencontre ,

Après avoir trouvé cent raisons pour &
 contre ,

Il demeure en suspens , ne se résout à rien,
 Et voilà son défaut ; car chacun a le sien.

L Y S I M O N.

Et vous voyez cela, sans vous mettre en
 colere ?

P Y R A N T E.

Oui, mais je le plains fort. Je vis son caractere

Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

L Y S I M O N *à part.*

Bon, le fils extravague, & le pere est un fat.

P Y R A N T E.

Plâit-il ?

L Y S I M O N.

Rien.

P Y R A N T E.

Sa raison fut long-tems occupée,

A le déterminer pour la robe ou l'épée :

Enfin il souhaita d'avoir un régiment.

J'y souscrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

L Y S I M O N.

Fort bien.

P Y R A N T E.

Deux jours après il crut tout au
contraire,Qu'une charge de robe étoit mieux son af-
faire.

L Y S I M O N.

Hé bien, que fîtes vous ?

P Y R A N T E.

Je me fis un plaisir

De pouvoir, en cela, contenter son désir.

J'avois mis cette affaire en train d'être con-
clue,Quand mon fils, tout-à-coup, vint s'offrir
à ma vûe,Les yeux baignés de pleurs, embrassant mes
genoux,

Avouant qu'il avoit mérité mon courroux,

Mais que si je voulois terminer ses alarmes,

Je le destinerois pour le métier des armes :

Il s'est dans ce métier distingué de façon,

Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,

Et que j'ai résolu, le reste de ma vie,

De le laisser en tout contenter son envie.

LY-

L Y S I M O N.

C'est fort bien fait à vous. Pour moi j'ai
résolu

Que mes enfans feront ce que j'aurai con-
clu.

Point de quartier, morbleu. Mon fils aîné
Clitandre

Vouloit être d'épée, & loin d'y condescen-
dre,

J'ai voulu qu'il portât la robe & le rabat.

P Y R A N T E.

Et vous en avez fait un mauvais magistrat.

L Y S I M O N.

Bon, il n'est pas le seul, c'est ce qui me
console.

Le second de mes fils n'est qu'une franche
idole,

Vous le savez.

P Y R A N T E.

Hé bien?

L Y S I M O N.

J'en ai fait un abbé.

On m'a parlé pour lui, je n'ai point suc-
combé,

Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en
distraire :

Lorsqu'on est d'un avis, j'en prens un tout
contraire.

P Y R A N T E.

Et votre chevalier ?

L Y S I M O N.

Ce n'est qu'un étourdi,

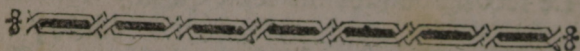
J'en fais un Mousquetaire. Il s'est long-
temps roidiContre un pareil dessein ; mais il a du cou-
rage,

Il faut . . .

P Y R A N T E.

N'en dites pas, s'il vous plaît,
davantage ;Un si dur procédé me fâche au dernier
point ;

Et je vous promets bien de ne l'imiter point.



S C E N E II.

P Y R A N T E, L Y S I M O N, F R O N T I N.

F R O N T I N à *Pyrante.*

^T
J E vous cherche, Monsieur, avec im-
patience.

P Y R A N T E.

Hé bien, que fait mon fils ?

FRON-

FRONTIN.

Il réfléchit, il pense,
 Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout,
 Il court, puis il s'arrête, il balance, il résout,
 Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique;
 Il approuve, il condamne, il se tait, il s'explique,
 Il sort de la maison, il y rentre aussi-tôt,
 Il veut, il ne veut plus, ne fait ce qu'il lui faut;
 Et voilà pour vous faire un récit bien sincere,
 De monsieur votre fils le manége ordinaire.

PYRANTE.

Il n'est pas question de ce beau récit-là,
 Et depuis très long-temps, je connois tout cela.
 Tu fais que me trouvant sur le déclin de l'âge,
 Je voudrois voir mon fils songer au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres secrets je me suis acquité
 Avec beaucoup de zèle & de dextérité.
 Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse
 Pour

Pour lui persuader de prendre une maîtresse
 Qui portât ses désirs au lien conjugal ;
 Je le prêchai long-temps, & ne prêchai pas
 mal :

Je suois sang & eau.

P Y R A N T E.

Quelle fut sa réponse?

F R O N T I N.

Ah ! belle tout-à-fait, & digne qu'on l'an-
 nonce !

P Y R A N T E.

Hé bien, il répondit ?

F R O N T I N.

Il ne répondit rien.

Mais, Monsieur, mon discours l'endormit
 assez bien.

L Y S I M O N.

Il se moque de vous.

F R O N T I N.

Non, je me donne au diable.

P Y R A N T E.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.
 Ainsi donc tes discours ont été sans effet ?

F R O N T I N.

Pardonnez-moi vraiment. J'en suis très-
 satisfait.

En voici les raisons en fort peu de paroles.
 Ce matin...

LYSIMON.

Il vous va conter des fariboles.

FRONTIN.

Hé mais, si Monsieur veut contrarier tou-
jours,

Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

PYRANTE.

He! Laisse-le parler.

FRONTIN.

Ce matin donc mon maître,
Au moment que le jour commençoit à
paroître,

S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-
t-il dit,

Tes discours ont long-temps occupé mon
esprit.

Tout bien considéré, je me trouve d'un âge
A devoir en effet songer au mariage.

Je ne balance plus, le dessein en est pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois-je être surpris?
Tien, voilà deux louis pour la bonne nou-
velle.

FRONTIN.

Très-obligé. Je fors. Mon maître me
rappelle,

Je l'habille, il se tait. Quand il est habillé,
Je

Je rêvois, me dit-il, tantôt tout éveillé.
 Qui? Moi, me marier? Ah! Je n'ai point
 envie
 D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

L Y S I M O N.

Je vous l'avois bien dit qu'il se moquoit
 de vous.

P Y R A N T E.

Allons, coquin, rends-moi mes deux louis.

F R O N T I N.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le
 croire.

Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon his-
 toire.

Il fort. A son retour, il paroît tout changé,
 Il brûle de se voir par l'hymen engagé.

D'un semblable projet je ne faisois que
 rire :

Mais comme il m'a permis de venir vous
 le dire,

Et de vous assurer qu'il ne changera point,
 Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce
 point.

P Y R A N T E.

C'est bien dit. Il me craint, il m'aime,
 il me respecte.

Sa

Sa résolution ne peut m'être suspecte.
Mais, dis-moi.

FRONTIN.

Quoi, Monsieur?

PYRANTE.

Je ferois curieux
De savoir s'il n'a point encor jetté les yeux
Sur quelque objet...

FRONTIN.

Hé, oui. C'est ce qui fait sa peine.

PYRANTE.

Comment? A-t-on pour lui du mépris, de
la haine?

FRONTIN.

Non, ce n'est point cela. La peine où je
le vois,

C'est qu'il aime, Monsieur, deux belles à la
fois.

L'un de ces deux objets est une jeune blonde
de

Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde;
de;

Et l'autre est une brune aux yeux vifs & perçans,
çans,

Dont les charmes sur lui ne sont pas moins
puissans.

Les sérieux de l'une & sa langueur touchante

B

Lui

Lui disent qu'elle est tendre, & fidèle &
 constante,
 Mais l'enjouement de l'autre & sa vivacité,
 Ont un attrait piquant dont il est enchanté.
 Enfin, passant toujours de la blonde à la
 brune,
 Il les veut toutes deux & n'en choisit au-
 cune;
 Et quant à moi, je crois que pour le rendre
 heureux,
 Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

P Y R A N T E.

Finis ce badinage, & tire-moi de peine.
 Qui sont ces deux objets?

F R O N T I N.

Julie & Célimene.

P Y R A N T E.

Je ne m'étonne plus s'il a tant souhaité
 Que je logeasse ici.

F R O N T I N.

Pour sa commodité

Il a voulu loger avec madame Argante,
 Et la chose en fera beaucoup moins fati-
 gante,
 Car nous ferons l'amour sans quitter la
 maison.

PY-

P Y R A N T E.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison...

L Y S I M O N.

Si vous vous en doutiez, c'est par là, ce me
semble,
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

P Y R A N T E.

Pourquoi?

L Y S I M O N.

Vous souffrirez, sans en être honteux,
Qu'à vos yeux votre fils fasse le langoureux?

P Y R A N T E.

Sans doute.

L Y S I M O N.

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flamme, de con-
stance,
Et vous tiendrez enfin à tous ces fots di-
cours
Que nos amans transis rebattent tous les
jours?

P Y R A N T E.

Oui : Mon fils est d'un âge à sentir dans son
ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuse
flamme.

B 2

LY-

L Y S I M O N.

Les tendres mouvemens ! Quels termes
douceux !

Je croi qu'en un besoin vous seriez amou-
reux.

P Y R A N T E.

Non, mon temps est passé. Mais comme en
ma jeunesse

J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,
Je dois trouver fort bon que mon fils, à son
tour ;

S'abandonne aux transports d'un légitime
amour ;

Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-
même.

J'aimois quand j'étois jeune, il faut que
mon fils aime.

L Y S I M O N.

Mais pouvez - vous souffrir qu'il songe à
s'allier

Avec madame Argante ? Elle est folle à lier.

P Y R A N T E.

Oui ; mais ses filles sont aussi sages que
belles.

L Y S I M O N.

Elles ont peu de bien.

P Y -

P Y R A N T E.

Mon fils en a pour elles.

L Y S I M O N.

Je ne replique rien tant je suis en courroux;
 Mais je vous avertis que je romps avec
 vous:

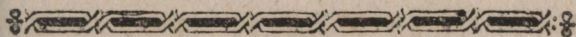
Plus de commerce ensemble ... Adieu, je me
 retire.

P Y R A N T E.

Adieu donc.

L Y S I M O N.

Serviteur.



S C E N E III.

P Y R A N T E, F R O N T I N.

P Y R A N T E.

I l faut le laisser dire.

Que Dorante choisisse en toute liberté,
 J'y consens: mais voici ce que j'ai projeté.
 Je vais tout au plûtôt trouver madame
 Argante,

Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Do-
 rante

Julie ou Célimene, après qu'il m'aura dit
 Celle qui lui convient.

B 3

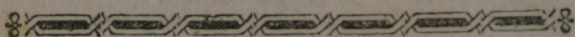
FRON-

FRONTIN.

Voilà, sans contredit,
Le plus sage dessein que l'on pût jamais
prendre.
Allez l'exécuter, & moi, je vais attendre
Que Dorante...

PYRANTE.

Sur tout, parles-lui sagement,
Et ne lui marques rien de mon empresse-
ment.



SCENE IV.

FRONTIN *seul.*

J'Amis pere fut-il ni meilleur, ni plus sage?
Mais j'aperçois mon maître. On voit sur
son visage
L'irrésolution peinte avec tous ses traits.
Puisqu'il ne me voit pas, approchons de
plus près.

SCE-



SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Te voilà , Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

DORANTE *se promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême....

Le carrosse est-il prêt ?

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon pere... Fron-
tin,

Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon, la chose est facile.

DORANTE *s'en va, puis il revient.*Qu'on ne m'attende point , je dois dîner
en ville.

B 4

FRON-

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE *se promenant toujours.*

Je croi qu'il seroit à propos...

Frontin, dis au cocher qu'il ôte les chevaux,
Je ne sortirai point.

FRONTIN.

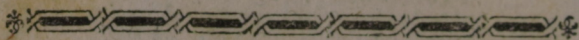
Vous avez une affaire...

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.



SCENE VI.

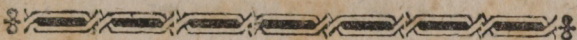
DORANTE *seul.*ENfin... J'aurois mieux fait cependant
de sortir.

Hé! Ne te presse point de l'aller avertir.

Mais il ne m'entend plus. Restons. Le
mariageEst un joug trop pesant, & plus je l'envi-
sage...Non, ne nous mettons point au rang de
ces maris,

Dont le fort...

SCE-



SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi, déjà?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable
augure.

DORANTE.

Pourquoi?

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promp-
tement,

Cela ne dure au plus que le quart d'un mo-
ment.

B 5

DO.

D O R A N T E.

Non, c'en est fait, te dis-je, & pour toute
ma vie.

F R O N T I N.

En jureriez-vous ?

D O R A N T E.

Oui.

F R O N T I N.

J'en ai l'ame ravie.

Laquelle époufiez-vous ?

D O R A N T E.

Laquelle ?

F R O N T I N.

Oui, dites-moi,

Est-ce Julie à qui vous donnez votre foi ?

C'est elle affurément. Je voi que je devine.

Mais vous tournez la tête, & vous faites la
mine,

Prenez-vous Célimene ? Hem ? Vous ne
dites mot.

D O R A N T E.

Ne cesseras-tu point de parler comme un
fot ?

F R O N T I N.

Comment ?

D O R A N T E.

J'épouferois Julie ou Célimene ?

FRON-

FRONTIN.

Oui vraiment, & je croi la chose bien
certaine.

DORANTE.

Et sur quoi le crois-tu?

FRONTIN.

Plaisante question!

N'en aviez-vous pas pris la résolution?

DORANTE.

Oui, tu dis vrai. Mais, grace à mon heu-
reuse étoile,
Je ne suis plus aveugle, & j'ai rompu le
voile

Qui cachoit à mes yeux les dangers &
l'ennui

Que dans le mariage on essuie aujourd'hui.

Oui, tout ce que je voi m'attriste ou
m'épouvante.

Ma femme sera prude, ou bien sera ga-
lante.

Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,

Et voudra gouverner avec autorité.

Inquiète, jalouse, altière, soupçonneuse,

Triste, vindicative, & sur tout querelleuse.

Si ma femme est galante, à quoi suis-je
exposé?

Mari très-incommode, ou très-appriivoisé:

Par

Par trop de complaisance, ou par trop de
scrupule,

D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule .

Si je me mets au rang des maris trop
prudens,

Tranquille aux yeux de tous, jurant en-
tre mes dents,

Je n'entretiendrai seul mon infidèle épouse,
Que pour donner carrière à ma fureur ja-
louse,

Et je ne répons pas qu'enfin cette fureur . . .

Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon mal-
heur.

F R O N T I N .

Tenez , vos sentimens ne sont plus à la
mode.

Et tout cela, Monsieur, sent l'ancienne mé-
thode.

Autrefois sur l'honneur on étoit délicat,

Un mari qui s'en pique à présent, est un fat.

Mais d'ailleurs ce qui peut calmer votre
épouvante,

Toute femme après tout, n'est pas prude
ou galante,

Il en est d'une espèce . . . Ah! D'une
espèce . . .

DO-

D O R A N T E.

Hé bien?

F R O N T I N.

Des femmes qui jamais ne chicannent sur
rien,

Et de qui la douceur égalant la sagesse...

La difficulté gît à trouver cette espèce;

On dit qu'elle est fort rare, & je le dis aussi:

Mais je crois tout de bon qu'elle se trou-
ve ici,

Célimene & Julie . . .

D O R A N T E.

Oui, l'une & l'autre est sage,

J'en augure fort bien, mais point de ma-
riage.

F R O N T I N.

Mais tout-à-l'heure encor vous m'avez
assuré . . .

D O R A N T E.

J'ai changé de pensée & je m'en fai bon gré.

F R O N T I N.

Monseigneur, permettez-moi de vous dire une
chose.

Ne résolvez plus rien sans y mettre une
clause.

D O R A N T E.

Une clause? Et pourquoi?

FRON-

FRONTIN.

C'est qu'en peu de momens
 Vous avez quatre fois changé de sentimens,
 DORANTE.

Quatre fois!

FRONTIN.

Tout autant.

DORANTE.

Je ne le saurois croire.

FRONTIN.

J'en vais faire le compte, il est dans ma
 mémoire.

Item, en s'éveillant, mon maître que voilà
 Souhaitoit une femme.

DORANTE.

Oui, je sai bien cela.

FRONTIN.

Plus, s'étant habillé, mondit maître trop
 sage,

A blasphémé vingt fois contre le mariage.

Item, il est sorti, disant que son retour
 Ne seroit, au plutôt, que vers la fin du
 jour ;

Mais, un quart d'heure après, est rentré
 pour me dire

Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien
 rire.

Item,

Item, le susdit maître, en ce susdit moment,
 Dit au susdit Frontin, que craignant pru-
 demment
 Pour son front délicat quelque sensible
 outrage,
 Ou d'une prude au moins l'humeur fière &
 sauvage,
 Il renonce à jamais au lien conjugal.
 Le tout bien supputé, se monte le total,
 Qui ne me paroît pas rehausser votre
 gloire,
 A quatre sentimens, sauf erreur de mé-
 moire.

D O R A N T E.

Quand il est question, Frontin, de s'engager
 Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop
 songer.

F R O N T I N.

Mais sur tout autre fait, comme sur cette
 affaire,
 Vous ne savez jamais ce que vous voulez
 faire.

Vous rêvez ?

D O R A N T E.

Après tout, de l'humeur dont je suis,
 Je pourrai mieux qu'un autre éviter les
 ennuis
 Et

Et tous les accidens dont l'hymen nous
ménace.

Oui, je fai les moyens de parer ma disgrâce,
De faire que pour moi l'hymen ait des
douceurs :

Quand on fait un bon choix, c'est le lien
des cœurs,

Un mari complaisant , liberal, jeune &
tendre,

Au bonheur d'être aimé peut aisément pré-
tendre,

Si, lorsqu'il se marie, il possède le cœur
De celle dont il veut faire tout son bon-
heur.

Son exemple est puissant sur l'esprit de sa
femme.

Vertueux, il soutient la vertu dans son ame;
Rempli d'égards pour elle, il en est respecté;
Fidèle, il la maintient dans la fidélité.

Mille exemples enfin font aisément con-
noître

Que souvent les maris font ce qu'ils veu-
lent être.

Malgré les mœurs du temps, je veux me
rendre heureux,

En bornant à ma femme & mes soins, &
mes vœux,

Et

Et plus amant qu'époux, toujours la poli-
tesse

Suivra les doux transports de ma vive ten-
dresse.

Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,
Et de faire au galant préférer le mari.

F R O N T I N.

La chose en ce temps-ci me paroît difficile.
Quiconque y réussit peut passer pour habi-
le ;

Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

D O R A N T E.

Oui, je prétens me faire un bonheur ache-
vé.

F R O N T I N.

Voyons donc maintenant à choisir des
deux belles.

Votre cœur panche-t-il également pour el-
les ?

D O R A N T E.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà
fait.

F R O N T I N.

N'aimez-vous point Julie ?

D O R A N T E.

Oui, je l'aime en effet.

C

Son

Son aimable enjouement me ravit & m'en-
chante.

Quel brillant ! Quel éclat !

F R O N T I N.

Elle est vive & piquante.

Ses yeux, quoique muets, demandent clai-
rement,

Ce que sa bouche n'ose expliquer nette-
ment,

D O R A N T E.

Faut-il t'avouer tout ? Dès que jel'envisage,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

* F R O N T I N.

Ma foi, ni moi non plus. Or donc sans biai-
ser,

Il faut nous dépêcher, Monsieur, del'épou-
ser.

D O R A N T E.

M'y voilà résolu . . . Mais pourtant, quand
j'y pense,

Sa sœur est bien aimable.

F R O N T I N.

Elle est d'une indolence . . .

D O R A N T E.

Tu nommes indolence, un gracieux main-
tien,

Une douce langueur, un modeste entretien,
Tout

Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut, sans
crime,

Lui refuser au moins la plus parfaite esti-
me.

Oui, quoique, malgré moi, Julie ait tous
mes vœux,

Je sens qu'avec sa sœur, je serois plus heu-
reux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. Bon, le voilà qui
pense,

Votre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,
Je ne fai que résoudre, & d'une & d'autre
part...

FRONTIN.

Tenez, m'en croirez - vous? Choisissez au
hasard.

DORANTE.

Non, Frontin, mais je sais un moyen infailli-
ble

Pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien possible?

DORANTE.

Si l'une des deux sœurs a du penchant pour

C 2

moi,

Dès que je le saurai je lui donne ma foi.
Celle qui m'aimera sera la plus aimable.

F R O N T I N.

Parbleu, cette pensée est assez raisonnable.
Nérine peut savoir leurs secrets sentimens,
Elle m'aime, il est sûr que jamais deux
amans

N'ont de secrets entr'eux ; outre que d'or-
dinaire,

Toute fille suivante est peu propre à se taire.
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

D O R A N T E.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

Fin du premier Acte.



ACTE

A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

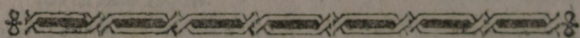
N E R I N E seule.

Allez, Monsieur Frontin, comptez sur
 mon adresse,
 Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma
 promesse :
 Je puis fort aisément fonder deux jeunes
 cœurs,
 Dont le monde n'a point encor gâté les
 mœurs ;
 Et quand je n'aurois pas toute leur confian-
 ce
 Comme je l'eus toujours dès leur plus ten-
 dre enfance,
 Je suis fine, & je sai, du cœur le plus discret,
 Arracher, quand je veux, un amoureux se-
 cret,
 Sur tout, je voudrois voir Célimene amou-
 reuse,
 Car elle me paroît un peu trop dédaigneu-
 se ;
 Elle fait vanité de n'avoir nuls désirs,
 C 3 Et

Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.
 Triste état, à mon sens, que cette léthargie !
 Mais, pour moi, sans l'amour, j'estime peu
 la vie.

Finissons : & tandis que Madame est dehors,
 En faveur de Dorante employons nos ef-
 forts.

Voici tout à propos la prude Célimene.



SCENE II.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

Vous êtes bien rêveuse ?

CELIMENE.

Oui, je suis fort en peine.

NERINE.

Et de quoi ?

CELIMENE.

Je ne sai. Je venois te trou-
 ver ...

Dis-moi, ne sais-tu point ce qui me fait rê-
 ver ?

NERI-

NERINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante.

Comment, vous ignorez?...

CE LIMENE.

Je ne suis pas contente.

C'est tout ce que je fais.

NERINE.

Examinez-vous bien.

CE LIMENE.

Je cherche, j'examine, & ne découvre rien.

NERINE.

Mauvais mal! Depuis quand êtes-vous si rêveuse?

CE LIMENE.

Depuis trois jours.

NERINE.

Oh, oh! L'affaire est sérieuse,

Depuis trois jours?

CE LIMENE.

Tu fais que naturellement

Je me plais à rester dans mon appartement,

Que j'évite le monde, & que, toujours tranquille,

Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

C 4

NERI-

N E R I N E.

Hé bien ?

C E L I M E N E.

Depuis trois jours je ne me connois
plus ;Pour me tranquilliser, mes soins sont super-
flus.

Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

N E R I N E.

Pauvre enfant ! Je vous trouve aussi plus
ajustée

Qu'à l'ordinaire.

C E L I M E N E.

Oui, mais je ne sai pourquoi.

N E R I N E.

Des mouches, des rubans. Ah ! Qu'est-ce
que je voi ?

Vous avez mis du rouge !

C E L I M E N E.

Il faut suivre la mode.

N E R I N E.

Quoi ? Vous qui la trouviez ridicule, incom-
mode ?

C E L I M E N E.

Ah, ma chere ! Aide-moi, de grace, à devi-
nerD'où vient ce changement qui paroît t'é-
tonner.

NERINE.

Ne le savez-vous pas ?

CE LIMENE.

Non, ma peine est extrême,
Je ne saurois encor me deviner moi-même.

NERINE.

Je m'en vais vous aider. Là ; regardez-
moi bien.

Bon.

CE LIMENE.

Parle franchement & ne me cache rien.

NERINE.

Non, non. Depuis un temps je me suis
aperçue,
Que notre chevalier jette sur vous la vûe
Qu'il vous dit des douceurs . . . Je croi
que m'y voilà.

CE LIMENE.

Si tu ne fais pas mieux deviner que cela,
Nous ne pourrons jamais savoir ce que
je pense.

NERINE.

Excusez , s'il vous plaît, mon peu d'expé-
rience.

Je viens de m'essayer dans l'art de deviner,
Et dans un coup d'essai l'on peut mal rai-
sonner.

C 5 .

Voyons

Voyons si, cette fois, je serai plus habille.
Cà, depuis quand Dorante est-il en cette
Ville?

C E L I M E N E.

Hé, mais... Depuis trois jours justement.

N E R I N E.

Justement.

Vous avez remarqué la chose exactement,

C E L I M E N E.

Hé bien, Nérine?

N E R I N E.

Hé bien... Je n'ai plus rien à dire.

C E L I M E N E.

Cela ne suffit pas, achève de m'instruire.

N E R I N E.

Ceci commence donc à vous intéresser?

C E L I M E N E.

Plus que le chevalier.

N E R I N E.

J'ai lieu de le penser.

C E L I M E N E.

Poursuis donc.

N E R I N E.

Vous étiez solitaire & tran-
quille,

Nourissant votre esprit d'une lecture utile,

Maintenant tout cela ne vous divertit plus:

Pour

Pour vous tranquilliser vos soins sont superflus,
 Et c'est depuis trois jours, sans en savoir la cause,
 Que vous sentez en vous cette métamorphose.

C E L I M E N E.

Il est vrai.

N E R I N E.

Confrontons bien curieusement
 Le retour de Dorante & votre changement,
 Et si ces deux faits-là forment la même époque,
 Nous connoîtrons bien-tôt le mal qui vous suffoque.
 Depuis trois jours Dorante est de retour ici,
 Votre humeur a changé depuis trois jours aussi ;
 Donc, ce que je conclus, la belle sérieuse,
 C'est que, depuis trois jours, vous êtes amoureuse.

C E L I M E N E.

Crois-tu cela ?

N E R I N E.

Sans doute, & dès hier je vis . . .

C E L I M E N E *en soupirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.

Adieu. j'ai trop parlé... Mais dis - moi ,
 pour m'instruire,
 N'aurois-tu point encor quelque chose à
 me dire ?

N E R I N E.

Non.

C E L I M E N E.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour
 ma sœur ?

Ce n'est pas que Dorante ait fort touché
 mon cœur ?

C'est curiosité plutôt que jalousie.

Curiosité pure.

N E R I N E *à part.*

Ah, que d'hypocrisie !

C E L I M E N E.

Que dis - tu ?

N E R I N E.

Que je vais travailler de mon mieux,
 Afin de contenter vos désirs curieux.

Mais si vous m'en croyez, & si vous vou-
 lez plaire,

De toutes ces façons tâchez à vous défaire ;
 Car pour vous dire net ce qu'il faut sur ce

point,
 Vous faites l'innocente & vous ne l'êtes

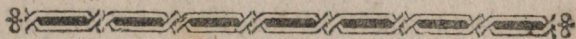
point.
 SCE-



SCENE III.

NERINE *seule.*

LA solitaire en tient, & me voilà contente.
 Nous pourrons à présent déterminer Dorante.



SCENE IV.

JULIE, NERINE.

JULIE *entre en chantant & en dansant.*

JE ne sai pas pourquoi mille gens, chaque jour,
 Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour,

Et comme on soutient qu'une vive tendresse
 Fait soupirer, gémir, & languir de tristesse;
 Pour moi, Nérine, j'aime, & j'aime de bon cœur,

Cela n'a pourtant rien changé dans mon
 humeur.

NERINE.

Vous aimez? Cet aveu me paroît fort sincère.

J U L I E .

Oh ! Je ne suis pas fille à t'en faire mystère.

N E R I N E .

J'en sai qui ne sont pas aussi franches que
vous.

J U L I E .

Moi, j'aime & je le dis ; l'amour en est
plus doux.D'amantes & d'amans chaque pays abonde ;
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le
monde ?

N E R I N E .

L'amour est en effet un puissant potentat.
Le guerrier pétulent, le grave magistrat ,
Le doucereux abbé, le procureur avide,
L'avocat babillard , & l'usurier perfide ,
Le vautour son confrere, & tous les ani-
maux ,
Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre, dans
les eaux ,Tout est bon gré, malgré, soumis à son em-
pire ;

Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

J U L I E .

Les exemples, du moins, ne me manqueront
pas.

NE-

NERINE.

Celui que vous aimez adore vos appas,
Sans doute ?

JULIE.

A dire vrai, je n'en fais rien encore.

NERINE.

Comment ? Vous l'ignorez ?

JULIE *en sautant.*

Vraiment, oui, je l'ignore.

NERINE.

Mais je ne vois pas là de quoi rire & sauter.

JULIE.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'at-
trister.

NERINE.

Vous m'avouerez du moins que cette in-
certitude

Doit mettre en votre esprit un peu d'in-
quiétude.

JULIE.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour
moi,

Je veux, pour l'en payer, l'aimer de bonne
foi.

S'il prétend m'honorer de son indifférence,
Bien loin de me piquer d'une sorte con-
stance,

Avant

Avant qu'il soit huit jours je m'en conso-
lerai,
Et par quelqu'autre amour je me déta-
cherai.
De l'humeur dont je suis, vois-tu, rien
ne m'afflige.

N E R I N E.

J'aime assez cette humeur.

J U L I E.

Point de chagrin, te dis-je.
Il faut prendre l'amour comme un amuse-
ment.

N E R I N E.

Ne me direz-vous point quel est l'heureux
amant, . .

J U L I E.

C'est Dorante.

N E R I N E.

Dorante ?

J U L I E.

Oui, Dorante lui-même.
Ne te paroît-il pas mériter que je l'aime ?

N E R I N E.

Je le trouve, au contraire, un cavalier par-
fait,
Et j'approuve le choix que votre cœeur a fait.

JU-

JULIE.

Ah! Je voudrois qu'il fût à quel point je
l'estime.

NERINE.

Ne fouhaitez-vous rien de plus?

JULIE.

Seroit-ce un crime
De fouhaiter aussi qu'il m'aimât tendre-
ment?

NERINE.

Non. Ne désirez-vous que cela seulement?

JULIE.

Mais je voudrois aussi, pour me prouver
sa flamme ;
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour
femme.

NERINE.

Ensuite?

JULIE.

Ensuite, ensuite? Oh, demeurons-en là.
Mes vœux jusqu'à présent ne passent point
cela.

NERINE.

Dorante, à ce qu'on dit, vous croit un peu
volage
Et craint votre inconstance après le ma-
riage.

D

JU-

JULIE.

Non. Dâssent me railler les femmes d'au-
 jourd'hui ;
 Tous mes vœux, tous mes soins ne seront
 que pour lui ;
 Mais à condition, pour prix de ma tendresse,
 Que je lui tiendrai lieu de femme & de maî-
 tresse.
 S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs
 l'amour. . . .

NERINE.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau
 retour.

JULIE.

Hé, mais. . . .

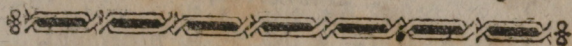
NERINE.

Si vous voulez suivre cette méthode,
 Je garantis bien-tôt le futur à la mode.
 Car il est statué par les loix d'aujourd'hui,
 Qu'un mari du bel air n'aime jamais chez
 lui.

JULIE.

Ma mere vient, adieu, garde - toi de lui
 dire. . .

SCE-



SCENE V.

Me. ARGANTE, JULIE, NERINE.

Me. ARGANTE à Julie.

Que faites-vous ici? Vîte, qu'on se re-
tire,

Et sur tout, ayez soin de rester là-dedans.

NERINE.

Oui.

JULIE faisant la révérence & des mines
à Nerine.

Je m'en vais.



SCENE VI.

Me. ARGANTE, NERINE.

Me. ARGANTE.

Quelqu'un est-il venu céans?

NERINE.

Oui, Madame, j'ai vû le bon homme Py-
rante,

Qui venoit vous parler d'une affaire im-
portante.

D 2

Me.

Me. ARGANTE *vivement.*

Et, dis-moi, ma mignone, étoit-il avec lui?

NERINE.

Qui donc?

Me. ARGANTE.

Dorante.

NERINE.

Non.

Me. ARGANTE.

Se peut-il qu'aujourd'hui

Il ne soit pas venu pour me rendre visite?

NERINE.

Non, je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite!

Me. ARGANTE.

Mais de sa part au moins on est venu savoir
Comment je me portois, & s'il pouvoit
me voir.

NERINE.

Encor moins.

Me. ARGANTE.

Comment donc?

NERINE.

Oui, j'en suis bien certaine.

Me. ARGANTE.

Dis-moi, n'a-t-il point vû Julie, ou Célimene?

NE.

NERINE.

Tout aussi peu.

Me. ARGANTE.

Tant mieux. Je respire.

NERINE.

Comment?

Me. ARGANTE.

Je ne me sens pas d'aise & de ravissement.

NERINE.

Et d'où vous vient, Madame, un tel excès
de joie?

Me. ARGANTE.

Tu le sauras. Dorante . . . Il faut que je le
voie.

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

NERINE.

Quoi donc?

Me. ARGANTE.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,
J'ai vû qu'il me trouvit encore assez aimable . . .

NERINE.

Fi donc! Vous vous moquez.

Me. ARGANTE.

Rien n'est plus véritable.
J'ai de l'expérience.

D 3

NE-

N E R I N E.

Oh ! Je n'en doute point.

Me. A R G A N T E.

Et je ne prens jamais le change sur ce point.
 Cà, Nérine, après tout, est-ce que je me
 flatte ?

N'ai-je pas des attraits ?

N E R I N E.

Ils sont de vieille date.

Me. A R G A N T E.

Nérine.

N E R I N E.

Quant à moi, je ne sai point flat-
 ter,

Et je ne suis point fille à vouloir vous gê-
 ter.

Chaque chose a son temps. Il faut vous
 mettre en tête,

Que jamais, à votre âge, on n'a fait de con-
 quête ;

Que cette gloire est dûe à des charmes nais-
 sans,

Et non à des appas âgés de cinquante ans.

En vain vous disputez contre le baptistaire

Par vos ajustemens, par le désir de plaire,

Par le mélange adroit des plus vives cou-
 leurs,

Par

Par un ris attrayant, par de tendres lan-
 gueurs,
 Et par tout ce qui peut avec le plus d'adres-
 se,
 Pour conserver les cœurs, imiter la jeunesse.
 L'âge est un ennemi qui nous trahit tou-
 jours.
 Jamais nous ne plaifons qu'au printemps de
 nos jours ;
 C'est alors que fiéd l'art de la minauderie.
 Sur l'arrière faifon l'art de la pruderie
 Convient; & fi le cœur fe laiffe encor bleffer
 On peut aimer sous cap, mais il faut finan-
 cer.

Me. A R G A N T E.

Moi, financer, Nérine ?

N E R I N E.

Oui. La feule reffource
 A votre âge, est d'avoir des appas dans fa
 bourse.

Me. A R G A N T E.

Soit, je financerai, mais légitimement ;
 Je ne veux me lier que par le facrement.

N E R I N E,

Avec Dorante ?

Me. A R G A N T E.

Oui.

D 4

NE-

NERINE.

Mais vous seriez sa mere.

Me. ARGANTE.

Vous êtes une sorte.

NERINE.

Hé, là, point de colere ;

On ne nous entend point.

Me. ARGANTE.

Nérine, je prétens

Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

NERINE.

Voilà, je vous l'avoue, une verte vieilleffe.

Me. ARGANTE.

Pour moi je prétens être encor dans ma
jeunesse.

NERINE.

Oui, par les actions, & par les sentimens:

Mais cela suffit-il pour captiver les gens?

On fait que vous avez deux filles très-
nubiles.

Me. ARGANTE.

Ah! C'est mon désespoir, & . . .

NERINE.

Plaintes inutiles.

Il faut les marier.

Me. ARGANTE.

Sans ces friponnes là,

Je n'aurois pas trente ans.

N E R I N E.

Oh! Je croi bien cela,
Mais malheureusement on vous en croit
cinquante,

Combien vous donnez-vous?

Me. A R G A N T E.

Je suis sur les quarante.

N E R I N E.

Oui, mais depuis long-temps.

Me. A R G A N T E.

Brisons sur ce sujet,
Nérine, je te veux confier un secret.
Feu monsieur mon mari, . . . , Devant Dieu
soit son ame,

Mais c'étoit un grand sot.

NERINE *faisant la révérence.*

Je le sai bien, Madame,

Me. A R G A N T E.

Or donc, feu mon mari voulut bien m'é-
pouser
Pour ma seule beauté. Sans vouloir me
priser,
J'étois comme je suis, fraîche, vive, char-
mante.
Il avoit bien en fond dix mille écus de
rente.

D 5

Mais

Mais je connus depuis, qu'il avoit de sur-
 plus,
 En billets au porteur, plus de cent mille
 écus.
 Cinq ans avant sa mort, il m'en fit con-
 fidence,
 Et je fûs me contraindre à tant de com-
 plaisance,
 Que le pauvre benêt crut que je l'aimois
 fort,
 Et qu'il me confia ses billets. Il est mort,
 Grace au ciel, & je puis en fort belles
 espèces

Récompenser les feux . . .

NERINE.

Voilà de bonnes pièces.
 Aux dépens du défunt vous aurez des ap-
 pas,
 Qu'un jeune homme, à coup sûr, ne mé-
 prifera pas.

Me. ARGANTE.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire en-
 tendre.

NERINE.

A Dorante?

Me. ARGANTE.

Au plûtôt.

NE-

NERINE.

Je commence à comprendre.

Me. ARGANTE.

Veux-tu lui parler?

NERINE.

Oui.

Me. ARGANTE *l'embrassant.*

J'ai toujours bien compté
Que tu m'aimois, Nérine, avec sincérité.

Fais donc agir pour moi tes soins & ton
adresse,

Et dis-lui que s'il veut répondre à ma ten-
dresse

Mes billets sont à lui.

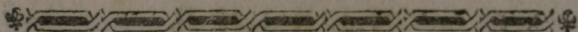
NERINE.

Fort bien : cela suffit.

Me. ARGANTE *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

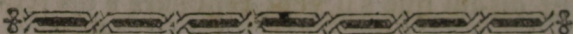
SCE.



S C E N E VII.

N E R I N E *seule.*

ME voilà, grace au ciel, l'unique con-
 fidente
 De nos deux jeunes sœurs, & de madame
 Argante.
 Qu'un petit homme aimable est dangé-
 reux ! Ma foi
 Je crains fort, qu'à mon tour, je ne l'aime
 aussi, moi,
 Franchement si j'étois faite pour y pré-
 tendre . . .



S C E N E VIII.

D O R A N T E, N E R I N E, F R O N T I N.

V O U S venez à propos.

D O R A N T E.

Hé bien, vas-tu m'apprendre
 Quelque chose qui puisse enfin fixer mes
 vœux ?
 N E R I -

NERINE.

Je ne fai. Mais, Monsieur, vous êtes
trop heureux.

Oh çà, pour commencer, Célimene vous
aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point ?

NERINE.

Je le fai d'elle même ;
Avant votre départ je l'avois soupçonné.
Votre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi, qui n'en jugeois que selon l'ap-
parence,
J'avois presque compté sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soup-
çons,
Si vous saviez combien elle a fait de fa-
çons.

Elle vouloit parler. Une honte secrète
L'empêchoit tout-à-coup d'avouer sa dé-
faite ;

Elle s'efforçoit même, admirez sa pudeur !
Jusques à se cacher le trouble de son cœur :
Mais enfin, son amour a trahi son adresse.
Un mouvement jaloux m'a marqué sa
tendresse.

D O R A N T E.

Ah ! Que cette pudeur relève ses appas !
 Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !
 Qu'un amant délicat, apprenant ses alar-

mes,
 Ses troubles, ses combats, trouve en elle
 de charmes !

Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé,
 Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé !
 Et qu'heureux est l'amant à qui le sort pré-

pare
 Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !
 Conçois-tu bien, Frontin, jusqu'où va mon
 bonheur ?

F R O N T I N.

Oui, la pudeur, Monsieur, je suis pour la
 pudeur.

(à Nérine.)

Et toi, ma chere enfant ?

D O R A N T E.

Ah, sage Célimene,
 D'un cœur irrésolu vous triomphez sans
 peine ;

Oui, vous avez déjà mon estime & mes
 vœux ;

Vous m'aimez, & c'est vous qui me rendez
 heureux.

NERI-

N E R I N E.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie ?

D O R A N T E.

Il le faut bien, Nérine. Est-il une folie
Plus grande, que d'aimer qui ne nous aime
pas ?

N E R I N E.

Elle vous aime aussi.

F R O N T I N.

Bon, nouvel embarras !

D O R A N T E.

Je suis aimé, dis-tu, de Julie ?

N E R I N E.

Oui, vraiment.

Elle en a fait l'aveu tout naturellement ;
Même elle a souhaité que l'on pût vous
l'apprendre ;
Et brûle de savoir ce qu'elle en doit attendre.

Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera ;
Si vous la méprisez, elle se guérira ;
Si vous êtes constant, elle sera fidèle ;
Et si vous souhaitez vous unir avec elle
Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ses
vœux ,
Et sera très-heureuse, en vous rendant
heureux.

FRON-

FRONTIN.

Hé bien, qu'en dites-vous ?

DORANTE *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise.

On ne peut trop louer une telle franchise ;
 Et dans ce libre aveu dont je suis enchanté,
 J'admire les effets de sa sincérité :

Je voulois être aimé d'une fille sincère

Je la trouve en Julie, elle a droit de me
 plaire.

Sans la sincérité qu'il faut toujours cher-
 cher,

La plus rare beauté ne sauroit me toucher.

Une femme sincère est un trésor si rare ,
 Que, dès qu'on la rencontre, il faut qu'on
 s'en empare.

Et quel bonheur encor, quand l'esprit , la
 beauté,

Mille agrémens sont joints à la sincérité !

Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans
 Julie,

Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

FRONTIN.

Vous l'épouserez donc ?

DORANTE.

Oui , je vois que nos cœurs

Sont . . .

FRON-

FRONTIN.

J'entens, vous allez épouser les deux
sœurs.

DORANTE.

Quel discours !

FRONTIN.

Par ma foi, c'est la suite du vôtre.

NERINE.

Les prendrez-vous ensemble, ou bien l'une
après l'autre ?

DORANTE.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des
deux.

NERINE.

Je vous l'avois bien dit, vous êtes trop
heureux.

DORANTE.

Le moyen de choisir ?

NERINE.

Votre aventure est rare,
Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est
bizarre.

Mais vous avez le don de charmer tous
les cœurs,

Et vous ne savez pas encor tous vos mal-
heurs.

E

DO-

D O R A N T E.

Comment donc ?

N E R I N E.

Je connois une jeune pouponne
Qui voudroit vous pouvoir offrir une cou-
ronne ,

Et qui, pour abréger les discours superflus,
Veut payer votre cœur plus de cent mille
écus.

F R O N T I N.

Cent mille écus !

N E R I N E.

Comptans.

F R O N T I N.

La peste, quelle somme !
Vîte, dis-nous comment cette belle se nom-
me.

Cent mille écus, Monsieur, en argent bien
compté ,

Cela vaut la pudeur & la sincérité.

D O R A N T E.

Tu railles.

N E R I N E.

Non, l'amour, je croi, la rendra folle,
On vient de me charger de vous porter pa-
role.

F R O N T I N.

Veut-elle épouser ?

NERINE.

Oui.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi.

Mais il faut cent louis de pot de vin pour
moi.

DORANTE.

Nérine, quelle est donc cette beauté char-
mante?

NERINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NERINE.

C'est...

DORANTE.

Qui?

NERINE.

Madame Argante.

Ce qu'elle sent pour vous lui cause des
transports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime?

FRONTIN.

Elle a le diable au corps,
çà, voyons qui des trois aura la marchand-
se.

E 2

D'un

D'un côté, la pudeur ; de l'autre, la franchi-
se.

D'autre part, on nous vient offrir cent mille
écus,

Ma foi, prenons l'argent, & laissons les ver-
tus.

N E R I N E.

Du siècle ou nous vivons, c'est assez-là l'u-
sage.

D O R A N T E.

Qui, moi ? J'épouserois une femme à son
âge ?

F R O N T I N.

Fort bien.

N E R I N E.

Je vais les faire espérer toutes
trois.

Pour vous donner le temps de fixer votre
choix.

Jusqu'au revoir, Frontin.

F R O N T I N.

Adieu, belle poulette.

SCE-

SCENE IX.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

COnçois-tu l'embarras ou tout cela me
jette?

FRONTIN.

Oui, pour vous empêcher de déterminer
rien,
Toutes trois vous aimer ! Fi, cela n'est pas
bien.

DORANTE.

Laissons la mere à part ; mais ce qui fait
ma peine,
C'est qu'en lui demandant Julie ou Céli-
mene...

(Dorante se jette dans un fauteuil, & se
met à rêver profondement.)

E 3

SCE-

SCENE X.

DORANTE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

Criez, pestez, jurez autant qu'il vous
plaira,

Je vous dis, en un mot, que cela se fera.
Maugrébleu du vieux fou.

FRONTIN.

Vous êtes en colere ;

A qui parliez-vous-là ?

LE CHEVALIER.

Je parlois à mon pere.

Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis votre humble serviteur.

LE CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

LE CHEVALIER.

Et qui n'y feroit pas ? Mon pere en est la
cause ;

Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose !

Un pere qui veut mettre un fils à la raison !
Il a perdu l'esprit.

LE CHEVALIER,

Ai-je tort ? Dis-moi.

FRONTIN,

Non.

On devoit autrefois du respect à son pere ;
Mais à présent, Monsieur, oh ! c'est une au-
tre affaire.

LE CHEVALIER,

La vieilleſſe eſt toujours ſujette à radoter.
Cependant les vieillards veulent nous ré-
genter.

Mais je ſoutiens, morbleu, que c'eſt à la jeu-
neſſe

De prétendre, à bon droit, gouverner la
vieilleſſe,

L'eſprit des jeunes gens eſt mâle & vigou-
reux,

Et celui des vieillards eſt foible & langou-
reux.

Mais je voi d'où leur vient l'ennui qui nous
tracaffe.

Ils enragent, morbleu, de nous quitter la
place.

Ah ! Bon jour donc, Dorante.

DORANTE *sortant de sa rêverie.*

Ah! Chevalier, bon jour.

LE CHEVALIER.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour,
T'avois-je déjà vû depuis ton arrivée?

DORANTE.

Non, & l'occasion ne s'en est pas trouvée.

LE CHEVALIER.

Que je t'embrasse donc. Ma foi, je t'aime
bien,

Mon cher. Ton pere est-il aussi fou que le
mien?

Parle donc.

DORANTE.

Mon pere est un vieillard vénérable,
Pour qui j'aurai toujours un respect véri-
table.

LE CHEVALIER.

Hé, fi! Tu parles-là comme nos vieux
Gaulois.

Quitte ce sot langage, & parle-moi Fran-
çois.

DORANTE.

Je dis vrai.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire?

DO-

D O R A N T E.

Oui. Mais je fais aussi tout ce que veut
mon pere.

L E C H E V A L I E R.

Lemien me contredit du matin jusqu'au
soir,

Et souvent par ses cris me met au désespoir.

Ames moindres désirs il cherche des ob-
stacles.

Jaime le vin, le jeu, les femmes, les spe-
ctacles ;

Les spectacles, s'entend, pour y faire du
bruit.

Jaime à dormir le jour, puis à courir la nuit,

A jurer, à médire, à ferrailer, à battre ;

Mon pere sur cela me fait le diable à quatre,

Et ne peut concevoir que c'est-là mon em-
ploi,

Et que nos jeunes gens sont tous faits com-
me moi.

F R O N T I N.

Il a tort.

L E C H E V A L I E R.

Ai-je lieu de l'aimer, je te prie ?

Il veut même empêcher que je ne me marie.

D O R A N T E.

A te dire le vrai, je croi qu'il a raison.

Pourquoi te marier ? Un cadet de maison ?

LE CHEVALIER

Et palfambleu, faut-il qu'un cadet se nor-
fonde?

Et les aînés tout seuls, peupleront-ils le
monde?

Oh! Je veux peupler, moi.

DORANTE.

Mais n'ayant pas de bien...

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquérir je fais un bon moyen,
Notre vieille maman, cette madame Ar-
gante

A de l'argent, dit-on, & cet argent me
tente.

Je prétens au plutôt épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment?

DORANTE.

Je me prépare à demander Julie;
Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la victoire?

DORANTE.

Oui.

FRON-

FRONTIN.

Ma foi,

C'est bien fair.

DORANTE.

Mais sa mere a des desseins sur moi,
 Cda peut empêcher le bonheur où j'aspire.
 Et comme un jeune époux est ce qu'elle
 désire,

Dès que tu t'offriras ...

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour :

Je la livre à mes pieds avant la fin du
 jour.

Ma figure d'abord surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec madame Ar-
 gante ?

LE CHEVALIER.

Non, son argent est tout ce que j'en veux
 tirer.

Je suis jeune, elle est vieille, & j'ai lieu
 d'espérer ...

FRONTIN *à Dorante.*

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la
 mere,

Monsieur le Chevalier sera votre beau-pere.

DORANTE.

Oui, vraiment.

L E C H E V A L I E R

Palsambleu, cela sera boufon.

Tu me respecteras ?

D O R A N T E.

Avec juste raison.

Ne nous amusons pas à railler davantage;

Va-t'en la demander toi-même en mariage,

Ton compliment reçu j'irai la disposer ...

L E C H E V A L I E R.

Affuré du succès, je vais me proposer.

La vieille a le goût fin, & le cœur le plus
rendre ...

D O R A N T E.

Beau-pere, hârons-nous.

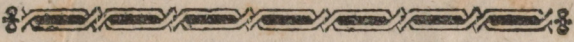
*(Il veut passer devant, le chevalier le
retient & passe gravement de-
vant lui.)*

L E C H E V A L I E R.

St. Après moi, mon gendre.

Fin du second Acte.

ACTE


 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

PYRANTE.

JE vous l'ai déjà dit, l'irrésolution,
Mon fils, est dangereuse en toute occa-
sion.

DORANTE.

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, & des réflexions
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du
sage :

Mais un esprit grossier suit ce qu'il envi-
sage ;

Il ne voit qu'un seul point où tendent ses
souhais,

Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec pru-
dence,

Et qui crains de me voir séduit par l'ap-
parence,

Je

Je cherche, j'examine, &, pour ne faillir
pas,

Je crois être obligé de marcher pas à pas.

P Y R A N T E.

Il raisonne fort juste, & qui le veut enten-
dre,

Toujours à son avis est forcé de se rendre.

F R O N T I N.

Moi, je ne me rends point à ces belles rai-
sons,

Tout irrésolu vise aux petites maisons,

D O R A N T E.

Maraud!

P Y R A N T E *à Doranté.*

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez
pas craindre

Qu'à prendre aucun parti je veuille vous
contraindre.

Je ne vous ai parlé que comme votre ami,

Et je ne serai point complaisant à demi.

Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre,

Et j'approuverai tout: mais il m'a fait en-
tendre

Qu'au mariage, enfin, vous étiez résolu,

Y pensez-vous toujours?

F R O N T I N.

Oui, nous avons conclu,

Et

Et concluons encor, si cela peut vous plai-
re,
Qu'une femme nous est de tout point né-
cessaire.

P Y R A N T E.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on ma dit.
Quoi ?

D O R A N T E.

Tantôt ce dessein m'a passé par
l'esprit ;
Mais, depuis un moment, j'ai changé de
pensée.

F R O N T I N *d part.*

Encore ? Oh ! Par ma foi, sa tête est ren-
versée.

P Y R A N T E.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froi-
deur ?

Ou bien vous sentez-vous du panchant pour
sa sœur ?

D O R A N T E.

Point du tout.

P Y R A N T E.

Pourquoi donc, dites-le moi vous-
même,

N'épouser pas Julie ? Hem ?

D O R A N T E.

Parce que je l'aime.

P Y R A N T E.

Parce que vous l'aimez vous ne l'épousez
pas ?

C'est par là qu'il faudroit . . .

D O R A N T E.

Non, elle a trop d'appas,
Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblese,

Que de mes sentimens elle seroit maîtresse.
D'abord, j'avois pensé que pour se rendre
heureux

Il falloit de sa femme être fort amoureux :
Mais j'étois dans l'erreur ; & je tiens pour
maxime,

Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de
l'estime.

P Y R A N T E.

Quel étrange système !

D O R A N T E.

Il est bien raisonné.

F R O N T I N.

Et moi, je dis . . .

D O R A N T E.

Quoi ?

F R O N T I N.

Rien. Je me tiens con-
damné.

P Y-

P Y R A N T E.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres
scrupules,
Que l'on pourra traiter de craintes ridicu-
les,

Et je croi...

D O R A N T E.

Permettez que, suivant mon des-
sein,

Je porte à Célimene & mes vœux & ma
main.

Pour elle pénétré de la plus forte estime...

P Y R A N T E.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime ;
Et si vous y pensiez pendant quelques mo-
mens...

D O R A N T E.

J'y pense, & la raison règle mes sentimens.

F R O N T I N.

Morbleu, votre raison raisonne en précieu-
se,

Et je crois franchement qu'elle est un peu
quinteuse.

Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir ;

Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir,

Sans cesse elle épilogue, & n'est jamais con-
tente,

F

Et

Et c'est un vrai lutin qui toujours vous
tourmente.

P Y R A N T E.

Tout franc, pour un valet, c'est fort bien
raisonner.

La raison ne sert point à vous déterminer.

D O R A N T E.

Mais mon dessein est pris.

P Y R A N T E.

Avant que de rien faire
Il faut examiner mûrement cette affaire.

Consultez-vous encor pour n'agir point
en vain ;

Et si vous persistez dans le même dessein,
Mon fils , bien loin d'y faire aucune rési-
stance,

Je vous donne déjà mon agrément d'a-
vance.

Mais, pour moi, j'ai toujours été d'opi-
nion,

Qu'on doit se marier par inclination.

SCE-

SCENE II.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

IL parle sensément.

FRONTIN.

Oui, la chose est certaine.

DORANTE.

Crois-tu que je persiste à choisir Célimene?

FRONTIN.

La belle question que vous me faites - là!
Et qui peut mieux que vous répondre de
cela ?

DORANTE.

J'en répons. Mais enfin, qu'en penses-tu ?

FRONTIN.

Je pense
Que déjà sur cela vous êtes en balance ;
Qu'après avoir formé vingt projets tour
à tour,

Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien, détrompes-toi.

F 2

FRON-

FRONTIN.

Je m'en ferois scrupule.

DORANTE.

De tous ces changemens je sens le ridicule.

J'ai choisi Célimene, & la réflexion

Ne détruira jamais ma résolution.

En vain à ce projet l'amour veut mettre
obstacle.

FRONTIN.

Oh! Si vous persistez, je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu seras bien surpris?

FRONTIN.

Oui, Monsieur, par ma foi.

DORANTE.

Tu le ferois bien plus, Frontin, si, comme moi,

Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Car j'adore Julie, & pour vaincre ma flamme

Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir ;

Souvent de ma raison je combats le pouvoir.

Je

Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,
Et quelquefois mon cœur fait pancher la balance...

Attens, Frontin.

FRONTIN.

Quoi donc?

DORANTE.

Je croi qu'en ce moment
L'amour sur la raison l'emporte hautement.
Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.
Qu'elle est belle, Frontin! Je suis dans des alarmes...

Non . . .

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution.
Je le vois à present. Même pour Céli-
mene,
Je sens naître en mon cœur des mouve-
mens de haine...

FRONTIN.

De haine, dites-vous?

DORANTE.

Oui. C'est elle en ce jour

F 3

Qui

Qui me force à quitter l'objet de mon
amour.

Sans cette estime enfin qu'inspire son
mérite,

Je me livrois d'abord à l'objet que j'évite.

Cette estime m'a fait entrevoir le danger

Où, guidé par l'amour, je m'allois engager:

La crainte du péril n'étonnoit point mon
ame.

FRONTIN.

Et quel est ce péril?

DORANTE.

Celui, d'aimer ma femme.

FRONTIN.

Vous craignez de l'aimer?

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Et pourquoi,

Monsieur?

DORANTE.

C'est qu'elle auroit trop de pouvoir
sur moi;

Si je ne l'aime point, dans mon indifférence,

Je saurai d'un mari conserver la puissance.

FRONTIN.

Oui, mais ne sentant rien qui vous fixe
chez vous,

Vous chercherez ailleurs des passe-temps
plus doux.

Vous vous rappellerez les charmes de Julie,
Et cela vous fera faire quelque folie.

D O R A N T E.

Sais-tu que quelquefois tu raisones fort
bien ?

F R O N T I N.

Oh! Je n'en doute point, Monsieur. Le
seul moyen

Pour sortir d'embarras, est d'épouser la
belle

Qui fait vous inspirer une ardeur si fidèle;
Il faut de bonne grace affronter le danger.

D O R A N T E.

Qui, moi, que par l'amour je me laisse
engager ?

Non : d'ailleurs, je me sens un fond de
jalousie ...

F R O N T I N.

Quoi! Vous seriez atteint de cette fré-
nésie ?

D O R A N T E.

Oui, Frontin, je serois jaloux au dernier
point.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez
point.

Plus on craint le malheur, plus le malheur
est proche.

La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de
roche,

Si quelqu'un du dépit faïfit l'occasion,
Ne sauroit résister à la tentation.

DORANTE.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.
Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte
Que l'estime ou l'amour porteront à mon
cœur

Tant que je serai libre; & pour fuir ce
malheur,

J' imagine un moyen...

FRONTIN.

Quel dessein est le vôtre?

DORANTE.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une
ou l'autre.

FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le saurai-je pas?

DORANTE.

Tu feras étonné lorsque tu l'apprendras.
FRON-

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser. . . .

FRONTIN.

Qui donc?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,
Que c'est le vrai moyen de n'être point ja-
loux.

DORANTE.

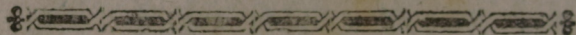
Sans cela, tôt ou tard, je ferai la folie
D'épouser, malgré moi, Célimene ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs, cent mille écus peuvent faire
penser. . . .

F 5

SCE-



S C E N E III.

Me. ARGANTE, DORANTE, NERINE, FRONTIN.

Me. ARGANTE *sans voir Dorante.*

OUI, je veux voir Dorante.

NERINE.

Et pourquoi vous presser ?

Laissez - le se résoudre.

Me. ARGANTE.

Oh ! Je perds patience.

Comment ? Depuis une heure il résoud ,
il balance ?

Riche comme je suis , aimable au dernier
point. . . .

FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point.

Me. ARGANTE.

Je l'aperçois lui-même. Il me cherche,
Nérine,

Il brûle de me voir.

NERINE.

Oh ! Je me l'imagine,

FRON-

FRONTIN d *Dorante.*

Comment? Vous hésitez quand il faut déclarer? ..

DORANTE.

Ah! Frontin, donne-moi le temps de respirer.

NERINE.

Je croi que votre aspect l'embarrasse, Madame.

Me. ARGANTE.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flamme.

En effet, mes appas ont jusques à ce jour Inspiré du respect autant que de l'amour.

Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,

Et deux de mes regards le rendront moins timide.

Bon jour, mon cher Dorante.

DORANTE.

Ah! Madame... Bon jour.

FRONTIN.

Oui. Bon jour. Beau début pour lui parler d'amour!

Me. ARGANTE.

Je vous trouve à propos, & j'en suis si ravie...

Avouez franchement que vous avez envie
De m'ouvrir votre cœur. N'est-il pas vrai,
mon cher ?

F R O N T I N.

C'est pour ce sujet-là qu'il alloit vous cher-
cher ,
Madame ; vos vertus, votre argent & vos
charmes,
Font qu'il est obligé de vous rendre les ar-
mes,
Et que lorsqu'il vous voit il sent des mou-
vemens . . .

Allons, Monsieur , allons, dites vos senti-
mens,

Me. A R G A N T E.

Quoi donc ! En nous voyant nos bouches
sont muettes ?

Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls
interprètes ?

Sortons de l'embarras où nous jettent nos
feux :

Pourquoi nous en tenir aux regards amou-
reux ?

(à Nérine.)

Parlez, mon cher enfant, Vois-tu comme il
souponne ?

DO-

D O R A N T E (*à Frontin.*)

Madame, vos bontés... Je ne fais que lui
dire.

F R O N T I N.

Faites-vous un effort au moins dans ce mo-
ment.

(*à Madame Argante.*)

Mon maître, à ce qu'il dit, vous aime éper-
duement.

Me. A R G A N T E.

Eperduement, Nérine ! Ah ! Quel comble
de gloire !

N E R I N E.

Ma foi, je n'en croi rien.

Me. A R G A N T E.

Pourquoi ne le pas croire.

Insolente ?

F R O N T I N.

Oui. Madame est - elle hors d'état
De captiver le cœur d'un homme délicat ?
Apprenez que mon maître est, en fait de
tendresse,
Plein de raffinement & de délicatesse,
Et trouve des appas, quand il a bien rêvé,
Où les autres, morbleu, n'en ont jamais
trouvé.

NERI-

N E R I N E.

En ce cas je me rens, & n'ai plus rien à
dire;

Suivez les mouvemens que le cœur vous in-
spire;

Si Madame a pour vous de si charmans ap-
pas,

Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.
Madame se croit belle, elle se rend justice,
D'ailleurs, on voit souvent des amours de
caprice.

Me. A R G A N T E.

Des amours de caprice? Est-ce que pour
m'aimer

Il faut? ...

N E R I N E.

Non. Je fai bien que vous savez
charmer.

Me. A R G A N T E.

Des amours de caprice! Ecoutez, impu-
dente,

Si vous vous avises... Oh, ça, mon cher
Dorante,

Que dirons-nous?

D O R A N T E.

Et mais... Tout ce qu'il vous
plaira.

Me.

Me. ARGANTE.

Qu'il est tendre & galant ! Jamais on n'aimera

Comme nous nous aimons, n'est il pas vrai ?

DORANTE.

Madame...

Me. ARGANTE.

J'aime son embarras, il exprime sa flamme
Mieux que tous les discours...

DORANTE.

Oui, Madame, il suffit...

Me. ARGANTE.

Que sa réponse est pleine & d'amour &
d'esprit !

Vous savez bien pour vous tout ce que je
veux faire ?

DORANTE.

Ae ! Ce n'est point par là que je vous con-
sidère.

FRONTIN.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majes-
té.

Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Me. ARGANTE à Frontin.

Tu ne croirois jamais à quel point tu me
flatte.

ça,

çà, faites-moi l'aveu de tous vos sentimens.
 Secondez mes soupirs par des transports
 charmans ;

Dites que ma beauté vous charme & vous
 enflamme,

Dites que mon portrait est gravé dans vo-
 tre ame ;

Et que, si notre hymen ne se fait dans ce
 jour,

Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

D O R A N T E.

J'allois vous proposer... Ah, Frontin,
 qu'elle est folle !

Me. A R G A N T E.

Que dit il -

F R O N T I N.

Que l'amour lui coupe la
 parole.

Me. A R G A N T E.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.
 Mais vos tendres regards ont des expres-
 sions...

De grace, finissez un si charmant langage,
 Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage ?

D O R A N T E.

Hé mais! ... Quand vous voudrez, dès
 demain, que fait-on ?

NERI-

N E R I N E.

Quoi, Monsieur ! Vous voulez l'épouser
tout de bon ?

F R O N T I N.

C'est son dessein, Nérine, & l'affaire est con-
clue.

N E R I N E.

Puisque votre union est si bien résolue,
Souffrez que la première, en ce même mo-
ment,

Je vous fasse à tous deux mon humble com-
pliment,

(à Dorante.)

On m'avoit déjà dit, Monsieur, que la sa-
gesse

Chez vous étoit égale à la délicatesse ;
Déjà plus d'une fois jen avois vû l'effet :
Mais ceci passe encor ce que vous avez fait ;
Et préférer Madame à deux filles fort belles,
C'est avoir sur le goût des maximes nou-
velles,

C'est un trait singulier qui sera fort vanté,
Mais qui sera, je croi, rarement imité.

(à Madame Argante.)

Je m'en vais informer Célimene & Julie
Qu'à Monsieur, dès ce jour, un doux hy-
men vous lie.

G

Puis-

Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquil-
lement

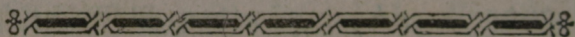
Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment ;
Puissez-vous à Dorante inspirer la tendresse,
Puisse Dorante en vous trouver de la jeu-
nesse,

Et pour rendre le trait encor plus singulier,
Puissiez-vous à Monsieur donner un héritier.

(elle s'en va en riant.)

F R O N T I N.

La friponne!



S C E N E I V.

Me. ARGANTE, DORANTE, LE
CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

Bon jour, Maman trop adora-
ble,
On a beau vous chercher, vous êtes introu-
vable.

Me. A R G A N T E.

Pourquoi me cherchez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Pour vous parler d'amour.

Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE à Frontin.

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

Ma flamme est violente,

Et je ne sai pourquoi je vous trouve char-
mante.

Je viens donc vous jurer que vous avez en
moi

Un protestant tout prêt à vous donner sa foi.

Me. ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte !

Quand je suis tout en feu, quand l'amour
me transporte ?

Me. ARGANTE.

Fi donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Et peut-on retenir l'amour que vous don-
nez ?

Pour vous voir un moment j'ai couru com-
me un lièvre.

Je sens des mouvemens ! ... N'aurois-je
point la fièvre ?

Tâtez...

Me. A R G A N T E.

Oh! Je vous croi, car j'ai fû de tout
temps
Inspirer des transports si prompts, si vio-
lens...

LE CHEVALIER *se jettant à ses genoux.*
Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.
Vous êtes ma beauté, mon soleil, mon au-
rore.

Belle Maman, daignez m'honorer d'un re-
gard.

Me. A R G A N T E.

Mon pauvre Chevalier, vous arrivez trop
tard.

LE CHEVALIER.
Est-il quelque rival dont la flamme info-
lente? ...

Me. A R G A N T E.

Oui, vous en avez un, le voilà. C'est Do-
rante.

DORANTE *bas au Chevalier.*
N'en croi rien, Chevalier.

Me. A R G A N T E.

Pour couronner nos feux,
Les doux nœuds de l'hymen vont nous
unir tous deux.

LE

LE CHEVALIER.

Bon ! Vous rêvez cela.

Me. ARGANTE.

Non, je vous dis qu'il m'aime.

Si vous ne m'en croyez, demandez - le à
lui-même.

Il borne tous ses vœux à se voir mon époux,
Me le dit, me le jure.

LE CHEVALIER.

Il se moque de vous.

Me. ARGANTE.

Allons, avouez donc ce que Monsieur
ignore.

DORANTE.

Que faut il avouer ?

Me. ARGANTE.

Que votre cœur m'adore,

Et que vous me trouvez de si charmans ap-
pas,

Que Vénus, près de moi, ne vous touche-
roit pas.

(*Au Chevalier.*)

Vous allez voir, Monsieur.

DORANTE.

Madame, en conscience,

Rien n'est moins véritable.

FRONTIN *d part.*

Oh, quelle impertinence!

Me. ARGANTE.

Quoi ?

DORANTE.

Mon respect pour vous ne peut-être
égalé ;Mais pour vous aimer, non, qu'il n'en soit
point parlé.

LE CHEVALIER.

Il refuse une main trop vivement offerte,
Mais qui peut mieux que moi réparer cet-
te perte!ça, je compte déjà notre hymen arrêté,
Ainsi je vais user de mon autorité.J'entens, je veux, j'ordonne en pere de fa-
mille,

Que Dorante au plutôt épouse notre fille.

Me. ARGANTE.

Notre fille ?

LE CHEVALIER.

Oui, Julie, il l'aime à la fureur.

La friponne pour lui ressent la même ardeur.

Me. ARGANTE.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Do-
rante ?

FRON-

FRONTIN.

Quelque chose approchant.

DORANTE.

Tout franc, Madame Argante,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux
que moi,

Vous êtes nés tous d'eux l'un pour l'autre.

LE CHEVALIER.

Oui, ma foi.

Me. ARGANTE.

Quoi? Par un feint amour vous m'aurez
donc leurée?

FRONTIN.

C'est qu'il s'étoit mépris. La chose est ré-
parée.

Me. ARGANTE.

Répondez, répondez; comment justifier?..

DORANTE.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

Me. ARGANTE *d* Dorante.

Traître! Parjure! Ingrat!

LE CHEVALIER.

Souffrez que je vous prie,
Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

Me. ARGANTE.

Vous aimez la friponne?

D O R A N T E.

Oui, Madame, il est vrai.

Me. A R G A N T E.

Pour quoi donc m'abuser? . . .

F R O N T I N.

C'étoit un coup d'essai.

Me. A R G A N T E.

Un coup d'essai?

F R O N T I N.

Sans doute, il adoroit Julie.

Mais par bonnes raisons il a conçu l'envie
De quitter cet objet trop propre à l'embraser ,Afin de vous servir, & de vous épouser ;
Mais pour votre malheur, ainsi que pour
le nôtre ;

Il n'a pû réussir ni dans l'un ni dans l'autre.

D O R A N T E.

Oui, j'ai fait mille efforts pour me donner
à vous :L'intérêt, la raison, me faisoient votre
époux ,Mais l'amour les fait taire. Agréez donc,
Madame,Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de
ma flamme ;

Et

Et récompensez-moi d'avoir tout essayé
Pour...

Me. ARGANTE.

Vous êtes un sot.

FRONTIN.

Et vous voilà payé.

DORANTE.

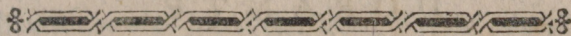
Madame, en vérité...

Me. ARGANTE.

Pour votre récompense,

N'attendez de ma part que haine & que
vengeance,

Adieu. Vous, suivez-moi, Monsieur le
Chevalier.



SCENE V.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

DANS tous vos procédés vous êtes sin-
gulier,

Vous méritez, Monsieur, cette belle avanie,
Et votre incertitude est dignement punie.

DORANTE.

J'avois mille raisons...

G 5

FRON-

FRONTIN.

Oui, maintenant je voi
 Que vous en trouveriez pour m'épouser,
 je croi.
 Mais enfin, ces raisons que vous trouviez
 si belles,
 Cèdent dans le moment à des raisons nou-
 velles;
 Vous préféreriez la mere à l'une & l'autre
 sœur,
 Et dès qu'elle paroît, son aspect vous fait
 peur.
 Ecouter votre amour, c'étoit une folie,
 Et l'entretien finit en demandant Julie.

DORANTE.

Sa mere m'a paru si folle en ce moment,
 Qu'elle m'a fait d'abord changer de senti-
 ment;
 Et Julie avec elle à l'instant comparée,
 M'a paru de tout point digne d'être adorée.
 Oui, je lui vais offrir, & mon cœur, & ma
 main,
 Et rien ne sauroit plus m'arracher ce dessein.

FRONTIN.

Sa mere voudra-t-elle? ...

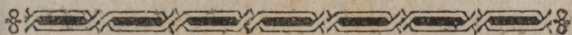
DO.

D O R A N T E.

On fera la réduire.

F R O N T I N.

Chut. Voici les deux sœurs. Que vont-elles vous dire ?



S C E N E VI.

CELIMENE, JULIE, DORANTE,
FRONTIN.

J U L I E.

Avec empressement nous accourons
vers vous ;
Ma mere va bien-tôt vous avoir pour
époux,
Et nous venons, Monsieur, par un respect
sincère,
Saluer, reconnoître en vous notre beau-
pere.

*(Elles lui font toutes deux la ré-
vérence.)*

F R O N T I N.

Ah ! Le trait est malin.

D O R A N T E.

Si j'ai pû concevoir . . .

C E.

C E L I M E N E.

Loin de nous écarter des règles du devoir,
 Nous vous respecterons en pere de famille,
 Et chacune de nous se dira votre fille.

(Célimene fait la révérence.)

D O R A N T E.

J'avoue ingénument que...

J U L I E.

Pour moi, dès ce jour,
 Je vais mettre mes soins à vous faire ma
 cour.

De vos bontés, Monsieur, j'espère être
 appuyée,

Et que de votre main je serai mariée.

(Elle fait la révérence.)

F R O N T I N.

Je parlerai pour vous, je suis son favori;
 Allez, je vous promets à chacune un mari.

D O R A N T E.

Te tairas-tu, maraud. Si vous vouliez
 m'entendre...

J U L I E.

Non, vraiment, c'est un soin que je ne
 veux point prendre.

Je croyois que pour vous mon cœur eût
 du panchant,

Mais, Monsieur, sans me faire un effort
 bien touchant,

Je sens que je pourrai me donner à quel-
que autre,
Et que mon inconstance est égale à la
vôtre.

Je vais trouver ma mere, afin de la presser
De célébrer la noce où je veux bien danser.
*Elle s'en va en dansant & en chan-
tant, après avoir fait plusieurs révé-
rences.)*

FRONTIN à Célimene.

Danserez-vous aussi? Mais, vous rêvez,
je pense.

Hom! Celle-ci n'a pas tant de goût pour
la danse.

C E L I M E N E.

Ah! Dorante, Dorante, où me réduisez-
vous?

J'attendois de vous seul mon bonheur le
plus doux.

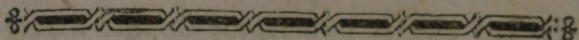
Je ne l'espère plus, & ma douleur ex-
trême...

Adieu, vous voyez trop à quel point je
vous aime.

D O R A N T E.

Madame . . . Elle me fuit.

SCE-



SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Que vous en dit le cœur ?

DORANTE.

Ah ! Je suis pénétré de joie & de douleur.
 Je suis désespéré des mépris de Julie.
 Par les pleurs de sa sœur, mon ame est
 attendrie.

Je retombe par là dans ma perplexité,
 Et mon trouble est plus grand qu'il n'a
 jamais été.

Mais le dépit enfin me domine, & je jure...
 Je n'oserois, Frontin, je crains d'être par-
 jure.

Si l'une par ses pleurs a sù gagner mon
 cœur,

L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.
 Allons trouver Julie. Ah ! Je veux qu'elle
 apprenne...

FRONTIN.

Allons.

DO-

DORANTE.

Non, il vaut mieux parler à Célimène.

FRONTIN.

Et que lui direz-vous ?

DORANTE.

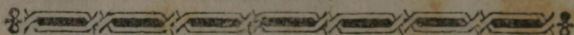
Je ne sai : mais enfin ...

Vien, sui-moi, je pourrai me résoudre
en chemin.

Fin du troisième Acte.



ACTE



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENfin donc, Célimene emporte la balance ?

DORANTE.

Je me livre aux transports d'une juste vengeance.

Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là,
Combien de temps encor voudrez-vous
bien cela ?

DORANTE.

Combien je le voudrai ?

FRONTIN.

Si pendant un quart d'heure
Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup, ou
je meure.

DORANTE.

Moi? Je pourrais changer après tous les mépris? . . .

Ah! Ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN.

Mais, Monsieur . . .

DORANTE.

Mais, Frontin, la chose est résolue,
 Je sui de mon dépit la puissance absolue,
 Et la réflexion venant à son secours,
 De mes feux, pour jamais, vient d'arrêter
 le cours.

J'ai fait mille sermens de n'aimer plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, Monsieur, vous la trou-
 vriez jolie.

DORANTE.

Jolie ! Ah ! Dis plutôt que c'est une beauté:
 Qu'on ne sauroit la voir sans en être en-
 chanté ;
 Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix
 divine.

FRONTIN.

Et vous ne l'aimez plus ?

DORANTE.

Du moins je l'imagine.

FRONTIN.

Et j'imagine, moi, que vous en êtes fou.

DORANTE.

Va, je te prouverai le contraire.

H FRON-

FRONTIN.

Et par où ?

DORANTE.

Par mes empressements auprès de Célime.
 Oui, la reconnaissance auprès d'elle m'en-
 traîne.

Elle m'aime, & je vais lui jurer mille fois,
 Que ses divins appas m'ont rangé sous ses
 loix.

As-tu vû Nérine ?

FRONTIN.

Oh ! Je l'ai défabulée.

La chose, à dire vrai, n'étoit pas malaisée,
 Elle ne doutoit point que bien-tôt la ma-
 man

Ne vous dégoûtât d'elle, & pour moi, vo-
 tre plan

M'a paru . . .

DORANTE.

Laissons-là ta pensée & la sienne.
 A-t-elle sù calmer Julie & Célime ?
 Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus . . .

FRONTIN.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

DO-

DORANTE.

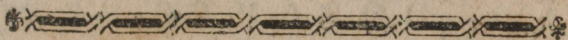
Allons donc au plutôt...

FRONTIN.

Célimene s'avance.

DORANTE.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.



SCENE II.

CELIMENE, DORANTE,

FRONTIN.

CELIMENE *entre en rêvant & sans
les voir.*

Il a beaucoup d'esprit, & beaucoup de
raison.

Avoit-il pû former un pareil projet? non.

Mais sachant que ma mere est facile &
crédule,

Il la vouloit, je croi, tourner en ridicule.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle donne un beau tour à votre beau pro-
jet.

Laissons-la dans l'erreur.

DORANTE.

C'est bien dit.

CELIMENE.

En effet,
Croi-

H 2

Croiroit-on ? Le voici. Tâchons avec
adresse
De savoir quel est donc l'objet de sa ten-
dresse.

FRONTIN *à Dorante.*

Elle approche.

DORANTE.

Ah Frontin!

FRONTIN.

Quoi? Qu'avez-vous,
Monsieur?

DORANTE *à Frontin.*

Quelle est belle!

FRONTIN.

Charmante.

DORANTE.

Elle efface sa sœur.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne
m'enflamme.

FRONTIN.

Diable, gardez-vous-en. Ce sera votre
femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous présente à
mes yeux?

Mais hélas! Que je crains de vous être
odieux!

C E L I M E N E.

Non. Il me siéroit mal d'affecter de la haine,
Et vous connoissez trop le cœur de Céli-
mene.

Mes sentimens tantôt ont paru malgré moi.
FRONTIN *bas à Dorante.*

Son cœur est bien malade.

D O R A N T E.

Oui, Frontin, je le voi.

C E L I M E N E.

Mais n'allez pas penser, qu'écoutant ma foi-
blesse,

Je cherche en votre cœur une égale ten-
dresse.

Quoique votre conquête eût de quoi me
charmer,

Je vous ai toujours crû peu capable d'ai-
mer;

Ainsi, je veux me vaincre, & le soin de ma
gloire, ..

D O R A N T E.

Peu capable d'aimer! Avez-vous pû le
croire?

Quoi donc? Peut-on vous voir, & ne vous
aimer pas?

H 3

Vous

Vous présumez trop peu de vos divins ap-
pas,

Rien ne peut résister à leur éclat suprême :
Ils sauroient attendrir l'indifférence même.

F R O N T I N.

L'indifférence même ! Ah ! Morbleu, le
beau mot !

Vous mentez quelquefois joliment.

D O R A N T E.

Tais-toi, sot.

C E L I M E N E.

En vain vous me flattez d'un pareil avan-
tage,

Ce n'est point votre cœur qui me tient ce
langage.

D O R A N T E.

Vous me faites injure, & me connoissez peu.

F R O N T I N.

Dès que vous paroissez, mon maître est
tout en feu.

C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

D O R A N T E.

Moi, feindre !

A cet indigne effort qui pourroit me con-
traindre ?

D'ailleurs, quand je voudrois feindre de
vous aimer,

Mon

Mon cœur à votre aspect se laisseroit char-
mer ;

Et l'éclat de vos yeux que personne ne
brave ,

D'un amant supposé sauroit faire un esclave.

F R O N T I N .

On ne badine point avec votre beauté.

La peste, il y fait chaud !

C E L I M E N E .

Dites la vérité.

Pourquoi donc osez-vous proposer à ma
mere

De l'épouser ?

D O R A N T E .

De grace, oublions cette affaire,

J'avois quelques raisons pour en user ainsi,

Mais . . .

F R O N T I N .

Traitons le sujet qui nous assemble ici.

D O R A N T E .

Oui, Madame, songez que ma plus forte
envie ,

Est de m'unir à vous ; & pour toute ma vie.

Trop heureux, si daignant approuver mon
dessein,

Vous consentez, Madame, à me donner la
main.

H 4

Vous

Vous ne répondez rien ! Ah ! Rompez ce
silence ,
Et permettez du moins qu'une douce espé-
rance . . .

C E L I M E N E.

Une mere a sur nous un pouvoir absolu,
Obtenez son aveu, notre hymen est conclu.
Mais je crains que ma sœur . . .

D O R A N T E.

(*Julie paroît , & écoute sans être vûe.*)

Non, belle Célimene,
Je veux jusqu'au trépas vivre dans votre
chaîne :

Ce n'est que votre hymen qui peut com-
bler mes vœux ;
Et de tous les mortels je suis le plus heu-
reux.

Que je vous trouve en tout préférable à
Julie !

Madame, c'en est fait, pour jamais je l'ou-
blie.

Puisque vous acceptez, & ma main, & mon
cœur ;

Je jure à vos genoux, que jamais votre
sœur . . .

(*Il apperçoit Julie.*)

Juste ciel !

CE-

CELIMENE.

Qu'avez-vous?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

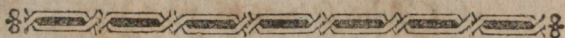
Je jure. . .

(Il se leve.)

Je ne puis.

FRONTIN.

D'où vous vient? . . . Ah! Voici l'en-
clouûre.



SCENE III.

JULIE, CELIMENE, DORANTE,
FRONTIN.

JULIE à Célimene.

VOUS lui faites jurer de ne m'aimer ja-
mais,

Ma sœur! Craignez-vous tant l'effet de
mes attraits?

Monfieur à vos genoux vous livre la vi-
ctoire,

S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le
croire.

Ah! Vous ne rendrez point justice à vos
appas.

Qu'est-ce donc ? Vous voilà tous deux
dans l'embarras !

Vous ne répondez rien ! Craignez-vous
ma présence ?

Du moins honorez-moi de votre confiden-
ce.

Quoi ? Pas un mot ? Frontin ? Ils se tai-
sent tous trois.

F R O N T I N.

Les transports de l'amour nous étouffent
la voix.

(*Julie se met à rire.*)

C E L I M E N E à *Julie.*

Ce que vous avez vû vous en doit assez dire,
Pour n'avoir pas besoin de vous en faire in-
struire :

Mais par votre discours je connois aisé-
ment,

Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vive-
ment.

Et par son embarras je remarque de mê-
me,

Que votre aspect le jette en un désordre
extrême.

Je m'inquiète peu d'où cela peut venir,
Et vous pouvez tous deux vous en entre-
tenir.

(*Elle sort.*)



S C E N E I V.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE à Dorante.

CE que je viens de voir a lieu de me sur-
prendre ;
Et dans vos procédés j'ai peine à vous
comprendre.

Ma mere, ce matin a reçu votre foi,
Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour
moi ;

Quand j'y pense le moins, j'apprens cette
nouvelle ;

Je vous dirai bien plus, car je suis natu-
relle,

J'espérois que bien-tôt je la saurois par
vous,

Et dans le même instant, je vous trouve
aux genoux

De ma sœur, lui jurant . . .

D O R A N T E.

Oui, je suis trop sincère,
Madame, pour vouloir vous en faire un
mystère.

J'e-

J'estime votre sœur, je l'épouse demain,
Si votre mere veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mere ? Vous venez de lui faire une of-
fense
Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengean-
ce.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son cour-
roux.

JULIE.

Hé bien, je vous promets... de lui parler
pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, Madame ?

JULIE.

Moi-même ;
D'où vous vient donc, Monsieur, cette sur-
prise extrême ?

DORANTE.

Ah ! Je m'attens plutôt à vous voir tout
tenter

Pour rompre mon projet.

JULIE.

Vous voulez vous flatter
Que je ne saurois voir qu'avec beaucoup
de peine,
Que

Que vous veuilliez, Monsieur, épouser Cé-
limene:

Mais défabusez-vous ; loin de troubler vos
feux,

Je m'en vais travailler à vous unir tous
deux.

D O R A N T E.

Quoi ? Sérieusement ?

J U L I E.

Oui, la chose est constante.

F R O N T I N à *Dorante*.

Voilà ce qui s'appelle un fille obligeante.

J U L I E.

Dois-je pas à ma sœur ces marques d'amitié ?

D O R A N T E à *Frontin*.

Peut-on plus durement se voir humilié ?

Ah, cruelle !

J U L I E.

Comment ?

D O R A N T E.

Vous me charmez, Madame.

Je sens pour Célime une si vive flamme,

Que, si je ne l'obtiens ; je mourrai de dou-
leur.

J U L I E.

Cette mort vous feroit à tous deux grand
honneur.

Ah ! Que ne puis-je voir, une fois en ma vie,

Quelqu'un mourir d'amour; c'est toute
mon envie.

Si vous aimez autant que vous me l'avez
dit,

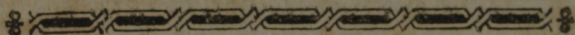
J'aurai ce plaisir là, car je connois l'esprit
De ma mere, & malgré les soins que je vais
prendre,

Je doute qu'à vos vœux elle puisse se ren-
dre :

Je jurerois que non : ainsi, dès ce moment,
Vous n'avez qu'à songer à votre testament.

F R O N T I N *à part.*

Je ne vis de mes jours plus maligne fe-
melle.



S C E N E V.

DORANTE, JULIE, NERINE,
FRONTIN.

N E R I N E.

Q U'on m'écoute; j'apporte une grande
nouvelle.

Depuis une heure entière, en son particu-
lier,

Madame tient conseil avec le chevalier.

Voici le résultat de leur haute folie.

Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé

Julie,

Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,

On a pris le parti de vous la refuser.

JULIE.

On a bien fait.

NERINE.

Comment ?

JULIE.

Oui, jen suis très-contente:

NERINE.

Vous m'étonnez ! De plus, comme on fait

que Dorante

N'aime point Célimene, on consent de bon

cœur

Qu'il l'épouse au plûtôt.

JULIE à Dorante.

Allez trouver ma sœur :

Qu'elle apprenne par vous ces heureuses

nouvelles.

DORANTE.

J'y cours.

FRONTIN.

Allons. L'amour nous prêtera ses

aîles.

DO-

D O R A N T E.

Adieu, Madame.

J U L I E.

Adieu.

F R O N T I N *à part.*

Je crains quelque retour.

D O R A N T E.

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir
d'amour,Et tous vos vœux étoient que ce fût moi,
Madame ;Un refus, en effet, alloit me percer l'ame,
Sans votre aimable sœur le jour m'est o-
dieux.Notre hymen va bien-tôt se conclure à
vos yeux,Qu'un autre par sa mort contente votre
envie,Puisque je suis heureux, je dois chérir la
vie.

N E R I N E.

Qu'est-ce doncque ceci? Depuis quelques
momens,Il s'est fait entre vous d'étranges change-
mens!

FRON-

FRONTIN.

Oui, mon cœur, nous allons épouser Cé-
limene,
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de
peine.

DORANTE.

Oui, Nérine, le ciel exauce tous mes vœux,
Je vais trouver l'objet qui doit me rendre
heureux.

(d Frontin.)

Elle rêve, Frontin.

FRONTIN.

Dans son cœur elle enrage.

DORANTE.

Et même le depot paroît sur son visage.
Je suis charmé.

FRONTIN.

Morbleu, ne songez qu'à sa sœur.

DORANTE.

Oui, sortons.

NERINE *d Julie.*

Qu'est-ce donc? Vous changez de
couleur?

Allez, consolez-vous, vous ferez mariée.

JULIE.

Comment?

I

NE-

N E R I N E.

Au chevalier vous êtes destinée.

(Dorante revient & écoute.)

J U L I E.

Juste ciel!

D O R A N T E.

Ah, Frontin!

N E R I N E à *Julie.*

Montrez présentement

Que l'amour n'est pour vous qu'un simple
amusement.C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette
affaire.Quoi? Voulez-vous sortir de votre cara-
ctère?*JULIE d'un ton qui marque son dépit.*Non, je crains ce reproche, & j'ai, pour
l'éviter,L'exemple de monsieur, dont je veux
profiter.Epousez donc ma sœur; & moi, sans plus
attendre,Je vais trouver l'époux, qu'on m'ordonne
de prendre.*(à Nérine.)*

Me reconnois-tu là?

NE-

NERINE.

Vous voilà trait pour trait.

DORANTE *la retenant.*

Mais considérez-vous que ? . . .

JULIE.

Monsieur, c'en est fait.

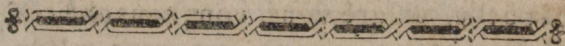
DORANTE.

Vous pouvez consentir que l'hymen vous
unisse

Avec le chevalier ?

JULIE.

Il faut que j'obéisse.



SCENE VI.

DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.LE CHEVALIER *à Dorante.*

JE te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger ;

I 2

Tu

Tu filois le parfait avec cette charmante,
 On te donne sa sœur, la chose est affom-
 mante,
 D'autant plus que ce soir j'épouse cette
 enfant.

D O R A N T E.

Monsieur le Chevalier a l'air bien triom-
 phant.

L E C H E V A L I E R.

Tu le vois. La maman est fort vindicative,
 Et plus elle t'aimoit, plus sa colere est vive.

(à Julie.)

Ma belle, malgré vous, vous nous obéirez,
 Mais consolez-vous-en, car vous m'ado-
 rerez.

D O R A N T E.

Chevalier.

L E C H E V A L I E R.

Quoi ?

D O R A N T E.

Sais-tu que la plaisanterie
 Commence à me lasser ? Trêve de rail-
 lerie.

N E R I N É *au chevalier.*

Madame, & vous Monsieur, vous vous
 flattez en vain,
 De

De pouvoir l'engager à vous donner la
main ;

Je vous assure, moi, qui suis très-péné-
trante,

Que ce petit cœur-là parle encor pour Do-
rante.

Et je soutiens de plus, que monsieur que
voici,

Promene en vain son cœur, & qu'il tient
trop ici

Pour s'en pouvoir jamais détacher un
quart d'heure,

Et que, malgré lui-même, il faut qu'il y
demeure.

LE CHEVALIER à *Julie* & à *Dorante*.

Ceci mérite bien quelque réflexion,

Me dit-elle vrai ?

JULIE.

Mais...

NERINE à *Dorante* & *Julie*.

Osez dire que non ?

Ils se taisent tous deux.

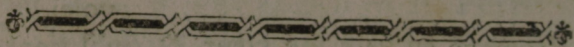
LE CHEVALIER.

C'est un aveu sincère.

(à *Julie*.)

Si vous ne m'aimez point, je ne vous aime
guère.

Dorante est mon ami, vous nous charmez
 tous deux,
 Sans amour, j'aurois tort d'aller troubler
 vos feux,
 Et d'ailleurs, votre sœur, vous, ou la bon-
 ne femme,
 Tout m'est bon.



S C E N E VII.

*Madame ARGANTE, JULIE, NERI-
 NE, DORANTE, LE CHE-
 VALIER.*

LE CHEVALIER *à madame Argante.*

V O U S venez très-à-propos, Ma-
 dame ;

Nos projets . . .

Me. A R G A N T E *à Dorante.*

Vous savez ce que j'ai décidé.

Ma conduite répond à votre procédé.

Plus de prétention sur Julie. Elle est vaine,

Je viens d'en disposer. Epousez Célimene,

J'y consens, Mais pour vous, c'est tout ce

que je puis.

DO-

D O R A N T E.

J'estime Célimene, & foible que je suis,
Voulant forcer mon cœur à lui rendre ju-
stice,

Je n'en puis obtenir un pareil sacrifice;
Il revient à Julie, il l'adore. Je sens,
Contre un penchant si doux, mes efforts
impuissans.

L'adorable Julie a sur moi trop d'empire;
Je le dis devant elle, & j'ose vous le dire,
Dût un si tendre amour redoubler sa fierté,
Et blesser votre esprit déjà trop irrité.

Je vois mon ridicule, en me blâmant moi-
même,

De retourner si-tôt au seul objet que j'aime,
Après avoir osé, par un coupable éclat,
Tenter contre l'amour un indigne attentat.
Que j'en suis bien puni! Non, mon incer-
titude

Ne pouvoit essuyer un supplice plus rude;
On m'aimoit, on me hait; Mais si le re-
pentir

Peut me justifier, vous devez compatir
A l'état où je suis, excusant la foiblesse,
Qui me fait, malgré moi, délibérer sans
cesse,

Et qui m'offrant toujours un nouveau sen-
timent,

Dès mes plus jeunes ans, fut mon cruel
 tourment.
 J'en triomphe à la fin. Je la hais, la dé-
 teste ;
 Si vous me pardonnez, je promets, je
 proteste,
 Je jure, que jamais je ne balancerai ;
 Que par mon seul panchant je me gou-
 vernerai,
 Qu'un premier mouvement fera ma loi
 suprême,
 Et que je m'y tiendrai contre la raison
 même.
 Comptez donc pour toujours que Julie a
 mon cœur,
 Qu'il borne tous ses vœux à s'en voir pos-
 sesseur ;
 Je vous la redemande avec toute l'instance
 Qui peut de mon amour prouver la vio-
 lence.
 Si je ne puis fléchir votre injuste courroux,
 Il faut qu'en cet instant j'expire à vos ge-
 noux.
 Me. ARGANTE *le relevant.*
 Le petit scélérat !
 D O R A N T E.
 Si l'on commet un crime
 En

En ne sentant pour vous qu'une parfaite
estime,

J'avoue, en rougissant, que je suis criminel.

N E R I N E.

L'aveu n'est pas flatteur, mais il est naturel.

Me. A R G A N T E.

Tenez, quoiqu'il m'ait dit une sottise en
face,

Il joint à ses discours tant de feu, tant de
grace,

Que le dépit ne peut contre lui m'animer.

(à Dorante.)

A la fin vous serez obligé de m'aimer ;

Ne le sentez-vous pas ?

D O R A N T E.

Cela m'est impossible,

Si suivant sa raison on devenoit sensible,

J'ose vous assurer que vous seriez mon
choix.

Mais cet objet charmant me retient sous
ses loix.

Me. A R G A N T E. à Julie.

Coquine !

D O R A N T E lui baisant la main.

Il faut qu'enfin vous m'accordiez Julie,

Ou le moindre délai peut me coûter la vie.

Laissez-vous attendrir.

I 5

Me.

Me. ARGANTE *poussant un long soupir.*

Ah, barbare ! Pourquoi

Tout ce que tu dis-là, n'est-il pas dit pour
moi ?

JULIE.

N'allez pas imputer . . .

Me. ARGANTE.

Taisez-vous, insolente,

Gardez-vous désormais de penser à Do-
rante,

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira.

Me. ARGANTE.

Songez au chevalier.

LE CHEVALIER *à Julie.*

Non. Je vous le défens.

Me. ARGANTE

Que vous êtes grossier !

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-
vous plus d'elle ?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous ; je vous trou-
ve plus belle.

Me. ARGANTE.

Monsieur le chevalier dans sa vivacité,

A quelque fois des traits dont on est enchan-
té.

LE

LE CHEVALIER.

On me l'a toujours dit.

Me. ARGANTE.

Mais soyez le plus sage,
Je prétens vous donner Julie en mariage.
Nous allons terminer cette affaire au-
jourd'hui,
Et vous me vengerez de ma fille & de lui.
JULIE.

Si j'osois dire un mot...

Me. ARGANTE.

Vous avez l'impudence...

DORANTE à Madame Argante.

Je voi que votre cœur se livre à la vengean-
ce,

Et que tous mes efforts ne peuvent vous
fléchir :

Mais de vos dures loix le mien va s'affran-
chir.

Je ne dis plus qu'un mot, songez-y bien,
Madame.

Vous espérez en vain triompher de ma
flamme,

Elle est à toute épreuve, & votre autorité

Ne peut rien sur mon goût, ni sur ma volon-
té ;

Je vous laisse un moment. Croyez, je vous
supplie,

Que mes vœux pour jamais sont fixés à Ju-
lie ;

Il faut me l'accorder, ou rompre absolu-
ment,

LE CHEVALIER.

Pour un irrésolu, c'est parler nettement.

Allons, belle Maman, concluez ; il me
semble

Qu'il vous parle raison.

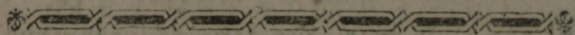
Me. ARGANTE.

Que l'on nous laisse ensemble.

Il faut que vous & moi nous discussions ceci,

LE CHEVALIER.

C'est fort bien avisé, Sortez.



SCENE VIII.

Me. ARGANTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER,

EN raccourci,

Parlons, & terminons. Car je puis, à bon
titre,

Entre Dorante & vous me porter pour ar-
bitre.

Voyez-

Voyez-vous cette tête ? elle abonde en raison,

Et je vais vous fournir des conseils à foison.

Me. ARGANTE.

Cette tête est bien jeune.

LE CHEVALIER.

Et n'en est que plus forte.

Je suis un vrai Caton, ou le diable m'emporte.

Demandez-moi conseil, & vous l'éprouverez.

Me. ARGANTE.

Approuvez mes desseins, & vous m'en convaincrez.

LE CHEVALIER.

Vos desseins sont très-bons, mais très-impraticables.

Voulez-vous gouverner des cœurs ingouvernables ?

Me. ARGANTE.

Mes filles sont à moi.

LE CHEVALIER.

Sans contestation ;

Mais non, jusqu'à régler leur inclination.

Comment voudriez-vous forcer celle d'un autre,

Quand vous ne pouvez pas triompher de la vôtre ?

Me. ARGANTE,

Suis-je pas la maîtresse ?

LE CHEVALIER.

Hé, oui, de vos ducats,
Mais, maîtresse des cœurs ? Ne le présumez pas.

Ce sont des libertins, ils suivent leur caprice.

Me. ARGANTE,

Et je veux m'en venger.

LE CHEVALIER.

ça, rendons-nous justice.
Dorante, jeune, riche, aimable au par-dessus,
Vous épousera-t-il ? Ne vous en flattez plus.

Me. ARGANTE,

Et pourquoi vient-il donc m'en donner l'assurance ?

Me le proposer même ?

LE CHEVALIER.

Oh, pourquoi ?

Me. ARGANTE,

Oui.

LE CHEVALIER,

Je pense
Qu'il vous l'a fait connoître amplement.

Me. ARGANTE,

Et par où ?

LE

LE CHEVALIER.

Par où? Voici le fait. Le pauvre diable est
fou.

Me. ARGANTE.

Vous l'êtes donc aussi. Renoncer à Julie
Pour vouloir m'épouser, c'est la même folie.

LE CHEVALIER.

Distinguons, s'il vous plaît. Je suis gueux
& cadet.

Une mere fort riche est justement mon fait.

Me. ARGANTE.

Oui, vous aimez mon bien, & non pas ma
personne.

LE CHEVALIER.

J'adore l'un & l'autre, adorable pouponne.
Vos traits & votre argent, votre argent &
vos traits

Ont par leur union d'invincibles attraits.

Me. ARGANTE.

Mais Julie a du bien.

LE CHEVALIER.

Pas tant que vous, ma Reine.

Vos billets au porteur sont d'un poids qui
m'entraîne,

Et me fait succomber. Mes belles qualités

Vous entraînent aussi. L'un par l'autre em-
portés,

Moi,

Moi, tantôt le plus fort, vous, tantôt la plus
forte,
Nous nous laissons aller au poids qui nous
emporte ;
Et par ce mutuel & doux emportement,
Nous nous trouvons liés indissolublement.

Me. ARGANTE,
Indissolublement ! L'expression est belle.

LE CHEVALIER.
Oui.

Me. ARGANTE,
Mais à mon oreille elle est un peu nou-
velle.

LE CHEVALIER.
Je le croi bien, ma foi. Je viens de l'inven-
ter
Expès pour vous surprendre, & pour vous
enchanter.

Me. ARGANTE,
Vous y réussissez.

LE CHEVALIER.
Tout de bon, ma Princesse,
Je veux être pour vous un héros de ten-
dresse,
Vous me rendrez plus fou qu'un vieillard
amoureux,
Et

Et nous nous piquerons d'extravaguer tous
deux ;

Nous nous aimerons même après le ma-
riage.

Me. ARGANTE.

Vous promettez beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je tiendrai davantage.

Me. ARGANTE.

Qui m'en fera garant ?

LE CHEVALIER.

Ma vive passion.

Me. ARGANTE.

Nos âges ont un peu de disproportion.

LE CHEVALIER.

Bon ! Trente ans plus ou moins, c'est une
bagatelle,

Me. ARGANTE.

Mais enfin je commence à n'être plus si
belle,

Du moins, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Qui le dit a menti.

Vous avez mille appas. C'est un fait ga-
ranti

Par mes yeux, par mon cœur, Malheur au
téméraire

K

Au

Au fat, qui m'osera soutenir le contraire.
 (*Mettant la main sur la garde de son épée.*)
 Ceci vous défendra contre le monde entier,
 Et de votre beauté je suis le chevalier.

Me. A R G A N T E.

Jen'y puis plus tenir, vous m'allez rendre
 folle,

L E C H E V A L I E R.

Et vous, vous m'enchantez; vous êtes mon
 idole.

Vous me verrez toujours l'encensoir à la
 main.

Quand nous marierons-nous?

Me. A R G A N T E.

Peut-être dès demain.

L E C H E V A L I E R.

Dorante en même temps épousera Julie.

Me. A R G A N T E *vivement.*

Ah! Ne m'en parlez point.

L E C H E V A L I E R.

Auriez-vous la folie.

De balancer encore entre Dorante & moi?

Me. A R G A N T E.

Non pas. Mais le dépit. . .

L E C H E V A L I E R.

Mais le don de ma foi

N'est qu'à ce prix, Je veux vous avoir tou-
 re entière.

Et pour m'en assurer, la plus sûre manière,
C'est que de votre amant vous fassiez un
beau-fils.

Me. ARGANTE.

Vous êtes donc jaloux ?

LE CHEVALIER.

Princesse, à votre avis,

Ai-je tort ? Vous l'aimez. Mais s'il est vo-
tre gendre,

Vous n'aurez rien sur lui désormais à pré-
tendre.

Me. ARGANTE.

Mais vous donnant parole...

LE CHEVALIER.

Oui, parole ; non, non,

Cela ne suffit pas, l'amour est un fripon.

Me. ARGANTE.

Donnez-moi, tout au moins, le temps de
me résoudre,

LE CHEVALIER.

Pas un instant.

Me. ARGANTE.

Bon Dieu, quel Tyran !

LE CHEVALIER.

Que la foudre

M'écrase en ce moment, si je souffre un dé-
lai !

K 2

Dé.

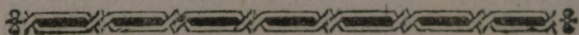
Décidez toute à l'heure, ou parbleu, je
romprai.

Me. ARGANTE *tristement.*

Puisque vous le voulez, dites-lui qu'il espé-
re.

L E C H E V A L I E R .

Je lui porte parole, & j'amene un notaire.
Sans adieu, mon amour.



S C E N E IX.

Me. ARGANTE *seule.*

MOn amour! Après tout,
Ce garçon est aimable, & peut venir à bout
De bannir de mon cœur l'infidèle Dorante.
Qu'il y faudra d'efforts! Son image char-
mante
Malgré moi me surprend, m'agite, mais
enfin...

SCE-

SCENE X.

Me. ARGANTE, PYRANTE.

PYRANTE.

JE viens de voir mon fils dans un mortel
chagrin.

Voulez-vous empêcher un hymen si sortable,

Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable ?

Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,

Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre fort.

Songez-y bien, Madame, & souffrez qu'on vous dise...

Me. ARGANTE.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise.

Car je vous vois venir ; mais tous ces discours-là

Ne me conviennent plus.

PYRANTE.

Pour finir tout cela

K 3

Con-

Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,
me,

Et songez qu'à votre âge. . .

Me. ARGANTE.

A votre âge vous-même.

Ne le voilà-t-il pas sur mon âge aussi-tôt ?

Je fais ce que je veux, je fais ce qu'il me faut :

J'ai fait réflexion sur ce que je dois faire,

Et j'ai plus de raison que vous, ni votre
pere,

Ni que tous vos ayeux.

PYRANTE.

Oh ! Je n'en doute point.

Me. ARGANTE.

Et vous faites fort bien.

PYRANTE.

Mais revenons au point

Qui m'amene vers vous.

Me. ARGANTE.

Donnez-vous patience ;

L'affaire, ce me semble, est assez d'importance

Pour mériter ; Monsieur, que j'y pense
deux fois,

Et l'on attendra bien ma réponse, je crois.

SCE-

SCENE XI.

Me. ARGANTE, PYRANTE, LY-
SIMON.

LYSIMON.

AH! Vous voilà, Monsieur. Bon jour,
Madame Argante.

Vraiment je viens d'apprendre une chose
plaisante.

Vous mariez mon fils sans que j'en sache
rien.

Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu
de bien

Pour qu'il puisse épouser Julie ou Célimene,
Et que . . .

Me. ARGANTE.

Sur ce sujet ne foyez point en peine;
Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui,
Peut-être pourra-t-on se résoudre, au-
jourd'hui,

A faire en sa faveur un si bon mariage
Que vous le trouverez fort à son avantage.

LYSIMON.

Et quelle est la personne à qui vous préten-
dez? . . .

K 4

Me.

Me. ARGANTE.

Faut-il vous le dire?

LYSIMON.

Oui.

Me. ARGANTE.

Mon Dieu, vous m'entendez.

LYSIMON.

Point.

Me. ARGANTE.

S'il n'épouse pas Célimene ou Julie,
Vous ne devinez pas à qui je le marie?

LYSIMON.

En aucune façon.

Me. ARGANTE.

Mais regardez-moi bien.

LYSIMON.

Hé bien, je vous regarde, & ne devine rien.
Je suis las à la fin de tout ce badinage,
Et si...

Me. ARGANTE.

Vous n'en faurez pourtant pas davan-
tage ;

Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,
Je vous informerai de mes intentions.

Adieu, mes chers Messieurs, je suis votre
servante.

SCE-



S C E N E XII.

P Y R A N T E, L Y S I M O N.

L Y S I M O N.

JE ne comprends plus rien à cette extrava-
gante.

P Y R A N T E.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de sa-
voir

Quels sont donc ses desseins. Je croi les
entrevoir,

Mais si vous voulez croire un homme qui
vous aime,

Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-
même,

Et suivez . . .

L Y S I M O N.

Oh, Monsieur, gouvernez
votre fils :

Je sai que vous aimez à donner des avis ;
Et moi, comme il me plaît, je pretens
me conduire.

C'est là ma folie.

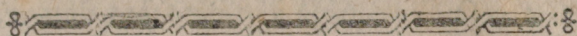
L'irrésolu,
P Y R A N T E.

Oui, je n'ai rien à vous
dire :
Bien-tôt par les effets nous pourrons voir,
je croi,
Qui se gouverne mieux, ou de vous, ou
de moi.

Fin du quatrième Acte.



ACTE



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

N E R I N E.

OUI, j'ai si bien parlé qu'enfin Madame Argante
 A quitté le dessein de s'unir à Dorante ;
 Et par un effort triste, & pour elle, &
 pour vous,
 Consent, que de Julie il devienne l'époux ;
 Même elle a fait venir sur le champ son
 notaire,
 Afin de terminer aujourd'hui cette affaire.

C E L I M E N E.

Il épouse ma sœur ! Hé ! Qui l'eût cru,
 dis-moi,
 Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi ?

N E R I N E.

L'aventure est cruelle, & franchement
 j'admire . . .

C E L I M E N E.

Plus cruelle cent fois, que je ne le puis
 dire.

Car enfin, je te parle à présent sans détour,
L'amour propre est blessé tout autant que
l'amour,
Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sen-
sible.

Mais de m'en consoler il me seroit possible,
S'il ne me falloit point, pour surcroît de
malheur,
De mes foibles attraits voir triompher ma
sœur.

C'est là ce qui me tue.

N E R I N E.

Ah, bon! Je suis ravie
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

C E L I M E N E.

Je crève de dépit.

N E R I N E.

Et vous n'avez pas tort.

Jurez deux ou trois fois, cela soulage fort,
Dit-on.

C E L I M E N E.

Pour un moment, fais trêve au ba-
dinage,
Dis-moi, par où ma sœur emporte l'avan-
tage?
Quoi donc! Pour m'effacer a-t-elle tant
d'appas?

NE-

NERINE.

Non. Elle a l'air coquet, & vous ne l'avez pas.

La beauté bien souvent plaît moins que les manières.

Les belles autrefois étoient prudes & fières,
Et ne pouvoient charmer nos sévères
ayeux,

Qu'en affectant un air modeste & vertueux,
Mais dans ce siècle-ci, c'est une autre méthode,

Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.

Une belle à présent, par des regards flatteurs,

Tendres, insinuans, va relancer les cœurs,
Et moins elle paroît digne d'être estimée,
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.

On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,

Et l'on traite à présent l'amour en abrégé;
Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode,

Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

CECIMENE.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.

Mais j'ai tout employé pour cacher ma
douleur ;
Et même, quand j'ai vû qu'on m'enlevoit
Dorante
J'ai sù, sans balancer, paroître indifférente.
Cela ne suffit pas pour me venger de lui,
Et je veux hautement le braver aujourd'hui,

N E R I N E.

Comment ?

C E L I M E N E.

Pour lui prouver que mon cœur le
méprise
Je viens de projeter une grande entreprise.

N E R I N E.

C'est ? . . .

C E L I M E N E.

De me marier au plûtôt.

N E R I N E.

Tout de bon ?

C E L I M E N E.

Dès ce soir, s'il se peut. J'ai plus d'une
raison . . .

N E R I N E.

Vous marier si - tôt ! C'est le dépit peut-
être . . .

CELI-

C É L I M E N E.

Non, non; c'est le moyen de lui faire
connoître . . .

N E R I N E.

La vengeance est complete, & ce noble
depit

Vous donne une manière, un certain tour
d'esprit

Qui vous sied mieux vingt fois que l'air
de pruderie.

La peste! Que l'amour vous a bien dé-
gourdie!

Et quel est, s'il vous plaît, le mortel for-
tuné

Que pour ce prompt hymen vous avez
destiné?

C E L I M E N E.

Le chevalier . . .

N E R I N E.

Il doit épouser votre mere.

C E L I M E N E.

J'empêcherai par là qu'il ne soit mon
beau-pere.

N E R I N E.

Et vous vous résoudrez d'en faire votre
époux ?

Pauvre petit mouton ! J'y pensois comme
vous.

C E L I M E N E.

D'une telle union je voi la conséquence.

N E R I N E.

Votre mere, en effet , plaindroit peu la
dépenſe.Toute vieille qui prend un mari de vingt
ans,N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers
comptans.Avide des plaisirs que le fripon ménage,
Pour lui plaire, elle met tout son bien au
pillage ;Le drôle fait ſa bourse, & vend cher ſes
faveurs,

Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

C E L I M E N E.

Prévenons ce malheur, & . . .

N E R I N E.

J'ai fait votre affaire ;

Car le chevalier vient d'offenſer votre
mere ,Il vouloit, tout d'abord, qu'elle lui fit un
donDe ſes meilleurs effets ; mais moi, j'ai
tenu bon,Et, ſelon mes avis, ma prudente maîtrefſe
S'eſt réſervé le droit de lui faire largeſſe,

Selon

Selon qu'à son égard il se comporteroit ;
 Prévoyant sagement qu'il la mépriseroit,
 Dès que du coffre fort elle le rendroit
 maître :

Mais lui , sans en démordre, a si bien fait
 connoître

Qu'il n'en vouloit qu'aux biens de la bon-
 ne maman,

Qu'à la fin rebutée, elle a changé de plan ;
 Embrassant un parti plus conforme à son
 âge ,

Elle veut se borner aux douceurs du veu-
 vage.

Et moi, j'ai si bien sù la tourner, la plier,
 Qu'elle va vous donner enfin au chevalier.

C E L I M E N E.

Je ferai mes efforts pour paroître contente,
 Heureuse, si je puis mortifier Dorante.

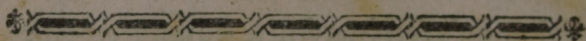
N E R I N E.

Le voici ; laissez-moi lui parler un moment.

(*Dorante fait une profonde révérence à
 Célimene, qui n'y répond qu'en le regar-
 dant avec un air de mépris. Elle sort.*)

L

SCE-



SCENE II.

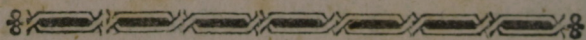
DORANTE, NERINE.

NERINE à Dorante qui paroît rêveur.

ON donne à votre choix un plein con-
sentement.

Vos vœux sont accomplis ; & quoiqu'elle
en soupire,

Madame m'a chargé de venir vous le dire ;
Julie en est instruite, & je vais à l'instant
Le dire à votre pere, & le rendre content.



SCENE III.

DORANTE seul.

JE puis donc me flatter que j'épouse
Julie...

Mais l'épouser si-tôt, c'est faire une folie.

Etant homme de guerre, & tout prêt à par-
tir,

A m'engager ainsi puis-je donc consentir ?

A peine marié, si je quitte ma femme,

La longue liberté peut corrompre son ame.

L'ab-

L'absence d'un mari fait souvent son mal-
heur,

Et trop de confiance expose au déshonneur.

Julie est sage. Mais c'est être mal habile,
Que de trop présumer de son sexe fragile
Et qui veut l'empêcher d'être foible & lé-

ger,

Doit de l'occasion lui sauver le danger.

Hé, quelle occasion plus belle que l'absence?

Je frémis d'y penser. Mais sans extrava-
gance,

Pourrois-je différer ou changer mon des-
sein ?

Non. Mes justes frayeurs me retiennent en
vain.

Que je suis malheureux ! A quoi bon tant
de plaintes ?

J'imagine un moyen qui peut calmer mes
craintes.

Embrassons un état, qui, loin de m'éloigner,
Me fasse en ma maison toujours vivre &
regner.

Je n'en connois aucun qui soit mieux mon
affaire,

Que d'endosser la robe, & d'être sédentai-
re.

Un grave magistrat est bien moins exposé,

L 2

Qu'un

Qu'un guerrier par l'honneur toujours ty-
rannisé,

Et qui cherchant au loin d'illustres avantu-
res,

Souvent reçoit chez lui de honteuses blef-
sures.

Oui, la robe convient à mon cœur délicat.

Faisons donc au plumet succéder le rabat.

J'en plairai moins peut-être à ma future
épouse,

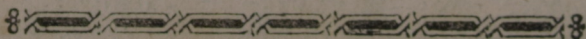
Mais je sens dans mon ame un fond d'hu-
meur jalouse

Qui ne pourroit jamais souffrir l'éloigne-
ment,

Et qui de mon bonheur me feroit un tour-
ment.

M'y voilà résolu, je vais quitter l'épée,

Et par là ma frayeur se trouve dissipée.



SCENE IV.

DORANTE, FRONTIN *traverse le
théâtre, portant l'équipage d'un homme
de robe.*

DORANTE.
Où vas-tu donc, Frontin ?

FRON.

FRONTIN.

Je reviens à l'instant.
Je m'en vais équiper notre vieux président.

DORANTE.

Mon oncle a, ce me semble, assez de domestiques.

FRONTIN.

Oui, mais qui ne sont pas assez bons politiques

Pour être sous sa main quand il en a besoin.

Votre oncle est libéral, & fait payer le soin
Que je prens de lui plaire. En ce noir équipage,

Il s'en va visiter un grave personnage,
Chez qui cet attirail est décent & requis.
Ah! Qu'il est différent de celui d'un marquis!

DORANTE.

Cela doit être. Attens.

FRONTIN.

Monseigneur, qu'allez-vous faire?
Vous ôtez votre épée!

DORANTE.

Oui, tiens.

FRONTIN.

Sans vous déplaire,

L 3

Puis-

Puis - je vous demander à quelle intention ?

D O R A N T E.

Donne-moi cette robe, & point de question.
Le rabat.

FRONTIN *d'un air étonné.*

Le rabat? Cette noire perruque,
La voulez-vous aussi pour vous couvrir la
nuque?

D O R A N T E *mettant la perruque noire.*
Assûrément. Cela ne me fiéra point mal.

F R O N T I N.

Non, pour aller en masque & pour courir
le bal.

D O R A N T E.

Va chercher un miroir.

F R O N T I N.

Le bon homme Lycandre,
Si vous m'amusez trop, se lassera d'attendre.

D O R A N T E.

Hé bien, tu lui diras que je t'ai retardé.

(*Frontin sort.*)

SCE-

SCENE V.

DORANTE *seul.*

J'Aurai sous ce harnois l'air un peu trop
guindé,
Ce me semble. N'importe. Un extérieur
sage,
Donne du relief aux nœuds du mariage.
Ma femme, en me voyant & grave & sé-
rieux,
Sera plus réservée, & tout en ira mieux.

SCENE VI.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN *apportant un miroir de toilette.*

Tenez, la glace est nette, & va, je vous
assure,
Peindre fidèlement votre sombre figure.
Vous paroissez déjà triste, froid & rêveur ;
Et, par ma foi, j'en ris du meilleur de mon
cœur.

(Il rit de toute sa force.)

L 4

DO-

D O R A N T E.

N'en ris point tant, Frontin, la robe a son
mérite.

Je m'y trouve à ravir, & sa grace m'invite
A briller désormais sous ce grave ornement.

F R O N T I N.

Bon, vous voulez railler.

D O R A N T E.

Très-sérieusement
Je veux changer d'état; c'est chose résolue.
Cette robe me plaît.

F R O N T I N.

Vous avez la berlue.

D O R A N T E.

Non; j'achete une charge, & me fais con-
seiller.

F R O N T I N.

En voici bien d'une autre. Il faut vous
éveiller,

Car vous rêvez, je croi.

D O R A N T E.

Croi plutôt que je veille.
Le parti que je prens n'est pas une mer-
veille,
Bien d'autres avant moi, d'aussi bonne mai-
son,

M'en ont donné l'exemple.

FRON-

FRONTIN.

Oui, pour bonne raison ;
 Votre oncle, je le fais, a fait la même chose ;
 Mais quant à vous, Monsieur, je n'en vois
 pas la cause.

Vous êtes jeune, brave, & dans votre mé-
 tier

Déjà fort avancé. Quoi ! Pour se marier
 Faut-il prendre une robe ?

DORANTE.

Oui. Précaution sage.

FRONTIN.

Ma foi, mon cher patron, en fait de mariage,
 Il faut s'attendre à tout. Vous aurez beau
 changer ;

La robe & le plumet courent même danger.
 Un mari doit glisser sur tout ce qu'il hazar-
 de.

La vertu d'une femme est la plus sûre garde.
 Elle veille bien mieux que les yeux d'un
 époux,

Et dès qu'elle s'endort, on coëffe le jaloux.

DORANTE.

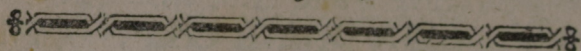
Tes sots raisonnemens. . . .

FRONTIN.

Voici votre future.

L 5

SCE-



SCENE VII.

DORANTE , JULIE , FRONTIN.

JULIE *accourant.*

ENfin vous triomphez.... Bon Dieu ,
 quelle figure !
 Que veut dire ceci ? Vous voilà tout chan-
 gé !

Avez-vous, dites-moi, le cerveau dérangé ?

FRONTIN.

Vous avez deviné.

DORANTE.

Faquin, ce badinage
 Pourroit sur votre dos attirer quelque ora-
 ge.

Je suis déjà si las de vos mauvais discours...

JULIE.

De cette vespérie interrompez le cours,
 Et dites-moi d'où vient votre métamorpho-
 se ? ...

Non, sans que vous parliez, j'en pénètre la
 cause.

L'espoir de m'épouser vous met en belle
 humeur,

Et pour me divertir . . . Mais vous me
 faites peur,

Je vous en avertis. Quittez cet équipage,
Il a je ne sai quoi de triste & de sauvage.

D O R A N T E.

Si bien donc que la robe a pour vous peu
d'appas ?

J U L I E.

Je la respecte fort, mais je ne l'aime pas
C'est une vision qui me choque la vûe ;
J'aimerois cent fois mieux n'être jamais
pourvûe,

Que d'épouser un homme avec cet attirail.

F R O N T I N à Dorante.

C'est tout dire en trois mots pour sau-
ver le détail.

D O R A N T E à Julie.

Pour moi, je ne voi pas d'où vous vient
cette haine.

J U L I E.

Si la seule apparence & m'ennuye & me
gêne,

Jugez ce que l'effet produiroit sur mon
cœur.

F R O N T I N bas à Julie.

Pouffez.

J U L I E à Dorante.

Qu'avez-vous donc ? Vous voilà
tout rêveur ?

Voyez

Voyez ce que la robe en un moment o-
père!

Oste-la lui, Frontin, ou je m'enfuis.

D O R A N T E.

J'espère

Que ce faux préjugé. . .

J U L I E.

Vous vous moquez, je croi,
Préjugé! Vien, Frontin.

F R O N T I N.

Quoi, Madame?

J U L I E lui ôte sa robe & son rabat.

Aide-moi.

Préjugé! Rendons-lui sa forme naturelle.

D O R A N T E voulant empêcher

Julie de lui ôter sa robe.

Quoi donc? Que faites-vous?

J U L I E.

Comme épouse fidèle,
Et prompte à vous servir, souffrez qu'en
ce moment

Je vous marque mon zèle & mon em-
pressement.

D O R A N T E à Julie.

Ecoutez.

J U L I E.

Pas un mot. Je suis trop occupée.

Dé-

Dépêchons-nous Frontin.

(lui remettant l'épée au côté.)

Je vous rens votre épée,
Et de ma propre main je vous fais chevalier.

FRONTIN *lui mettant son chapeau.*

Et moi, Sancho Panfa, je suis votre écuyer.

JULIE *le considérant.*

Ah, je vous reconnois! Vous voilà sous
les armes.

Et semblez à mes yeux avoir de nouveaux
charmes.

Plus de robe sur tout, & vive le plumet.

Suivez-moi chez ma mere, elle vous le
permet,

Et m'a même ordonné que je vinssè vous
prendre

Pour vous mener chez elle où je vais vous
attendre.

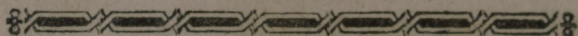
D O R A N T E.

Mais . . .

J U L I E.

Sans adieu.

SCE.



SCENE VIII.

DORANTE, FRONTIN,

FRONTIN.

LA robe a très-mal réussi ;
Aussi, vous aviez l'air d'un amoureux
transi.

DORANTE.

Me voilà pour toujours dégoûté de Ju-
lie . . .

FRONTIN.

Bon ! Vous n'y pensez pas. L'affaire est
accomplie,

Ou du moins, autant vaut.

DORANTE.

Ah ! Je lis dans son cœur.
Un époux sérieux, assidu, lui fait peur ;
Sa présence déjà la gêne & l'incommode,
Et si l'on veut lui plaire, il faut être à la
mode.

Non, il n'en fera rien. Julie a mille at-
traits

Dont la force, il est vrai, m'enchaîne pour
jamais,

Je

Je ne puis aimer qu'elle, & c'est ma de-
stinée ;

Mais, moi l'épouser ? Non. Puisqu'elle
est obstinée

A mépriser l'état que je veux embrasser,
De tout engagement je dois me dispenser.

Je cède aux mouvemens de mon ame alar-
mée.

Allons, partons, Frontin, & rejoignons
l'armée,

Au milieu des périls j'éteindrai mon a-
mour,

Ou vivrai libre au moins jusqu'à mon der-
nier jour.

F R O N T I N.

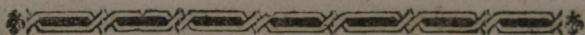
Mais, Monsieur, s'il vous plaît, songez...

D O R A N T E.

Point de langage ;

Je pars dans quatre jours, songe à mon é-
quipage.

SCE-



SCENE IX.

FRONTIN, UN LAQUAIS.

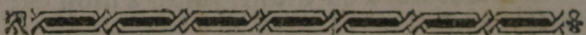
UN LAQUAIS.

Donnez-moi, s'il vous plaît, tout ceci.

FRONTIN.

De bon cœur.

Prens tout ton attirail, il nous porte mal-
heur.



SCENE X.

FRONTIN *seul.*

Mon maître est, sans mentir, un hom-
me bien étrange!

A toute heure il balance, à tout moment
il change.

Ma foi, je ne fai plus désormais qu'en
penser.

SCE-

SCENE XI.

NERINE, FRONTIN.

NERINE.

DEux noces à la fois ! Que nous allons
danser ?

Hé bien ? Voilà ton maître au comble de
la joie ;

Et lorsque pour quelqu'un mon adresse
s'emploie,

Tout réussit.

FRONTIN.

Pas trop.

NERINE.

Pas trop ! Mais dès ce soir

On signe le contrat.

FRONTIN.

Peut-être. A te revoir,

Mon enfant.

NERINE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Je vais graisser mes bottes ;

Et bien-tôt affrontant vent, neige, pluie

& crottes,

M

Nous

Nous courons à la gloire en dépit de l'a-
mour.

N E R I N E.

Comment ! Vous nous laissez ?

F R O N T I N.

Adieu, jusqu'au retour.

Que Julie après tout ne soit point inquiète,
Nous pourrons l'épouser quand la paix
sera faite.

N E R I N E.

Quoi ! Dans le même instant qu'on vient
de s'accorder . . .

F R O N T I N.

Quand nous nous marirons, nous voulons
résider ;
Et pour cause. Epouser, partir dans la
semaine,
C'est pour peu de plaisir prendre bien de
la peine.

N E R I N E.

Pourquoi donc tant presser, tant prier ?

F R O N T I N.

En effet.

Mais quand on aime trop, on ne fait ce
qu'on fait.

On fuit sa passion, la raison vient, tracasse,
Et d'un cœur tout en feu, fait un cœur tout
de glace.

N E R I N E.

C'est-à-dire, Frontin, que Dorante est ja-
loux,
Et n'ose en s'éloignant se confier à nous?

F R O N T I N.

Oui, Tu te mets au fait. Julie est belle &
vive,

On la laisse exposée à quelque tentative,
Et comme sur l'honneur nous ne badinons
point,

Nous craignons de nous voir quelque jour
un adjoint.

N E R I N E.

Un adjoint ! Qu'est cela ?

F R O N T I N.

Ce mot n'est pas moderne ;

Un ajoint, c'est, ma chere, un mari subal-
terne ;

C'est un vicegérant, un blondin favori,
Qui prend en tapinois la place du mari.

N E R I N E.

Hé, si ! Craint-on cela quand on aime une
fille ?

F R O N T I N.

Peste ! Il dit que chez lui c'est un mal de fa-
mille.

N E R I N E.

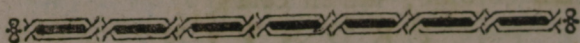
Le bon homme, à coup sur, sera bien affligé,
 Ne sachant point encor que son fils a changé;
 Plein de joie il stipule avec notre notaire,
 Lorsque Dorante songe à rompre cette af-
 faire.

Je m'en lave les mains, & n'en veux plus
 parler.

Il brouille la fusée, il peut la démêler.

C'est un homme incertain, dont la tête est
 fêlée ;

Allez tous deux au diable, & j'en suis con-
 solée.



S C E N E XII.

FRONTIN *seul.*

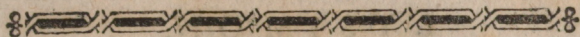
L'Adieu me paroît tendre, & touchant.
 Par ma foi,

J'en dirois tout autant à sa place. Mais, moi,
 Dois-je souffrir au fond des écarts de mon
 maître ?

Allons voir le bon homme, il fixera peut-
 être...

Mais il vient.

SCE-



S C E N E XIII.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE,

ECoutez.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain,

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein.

Toujours désobéir ! Toujours me contredire !

L'impudent ! Il osoit, sans même m'en instruire,

Epouser une folle à cinquante ans passés !

PYRANTE.

Mais il n'y pense plus, &...

LYSIMON.

Ce n'est pas assez.

Je prétens le punir d'une telle insolence,
Et le faire enfermer.

PYRANTE.

Bon, bon, quelle apparence,

Qu'après....

M 3

LY-

L Y S I M O N.

J'ai sur cela voulu le quereller ;
 Savez-vous de quel ton il vient de me parler ?

P Y R A N T E.

Son peu d'égard pour vous avec raison
 vous blesse,
 Mais qui produit cela ? C'est le peu de tendresse

Que vous lui témoignez en chaque occasion.

Vous ne lui faites voir que de la passion,
 A vos corrections l'emportement préside,
 Et vous ne montrez point que la raison
 vous guide :

Or, c'est la raison seule, & non l'emportement,

Qui tire les enfans de leur égarement.

L Y S I M O N.

Pour les spéculatifs ce discours fait merveilles ;

Il enchante d'abord l'esprit & les oreilles ;
 Veut-on le pratiquer ? On voit incontinent,
 Que ce discours si sage est fort impertinent.

P Y R A N T E.

Point du tout, & mon fils me prouve le contraire.

L Y -

LYSIMON.

Hé, morbleu! Vous cherchez en tout à lui
complaître :

Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous;
Que voulant l'épouser, il vous mît en cour-
roux,

Pourriez-vous vous flatter, pere prudent
& sage,

De le forcer à rompre un pareil mariage?

PYRANTE.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

LYSIMON.

Vous vous moquez de moi.

PYRANTE.

Non. Quand il vous plaira,
Je feindrai devant vous que je veux qu'il
renonce

A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Hé bien, si sa réponse
Est qu'il obéira, j'ose vous protester
Que je veux désormais en tout vous imiter.
Aux désirs de mon fils je souscrirai sans
peine.

PYRANTE.

Il faudra donc lui faire épouser Célimene;

Clitandre votre aîné n'a point encor d'en-
fants,

Il est toujours malade . . .

LYSIMON.

Il n'est pas encor temps . . .

PYRANTE.

Pour remettre un ami dans la meilleure
voie,

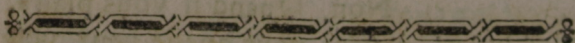
Je veux bien de mon fils suspendre un peu
la joie.

Il vient. Toi, ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaisant événement!

Son fils n'obéira que trop facilement.



SCENE XIV.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE,
FRONTIN.

DORANTE *à son pere.*

JE vous cherchois, Monsieur, pour vous
prier d'entendre . . .

PYRANTE.

Ecoutez-moi plutôt, je m'en vais vous sur-
prendre.

Vous

Vous m'avez vû, mon fils, jusques à ce
moment

Donner à vos désirs un plein consente-
ment ;

Pourrez-vous me marquer votre recon-
noissance

De toutes mes bontés, & de ma complai-
sance ?

Le prix que j'en demande, est que, sans ba-
lancer,

A l'hymen projeté vous veuilliez renon-
cer.

Je viens de me brouiller avec madame Ar-
gante ;

Ainsi préparez-vous à remplir mon attente.

L Y S I M O N à *Pyrrante*.

Bon, il n'en fera rien.

P Y R A N T E.

Patience, attendez.

D O R A N T E.

Je dois exécuter ce que vous commandez,
Et j'ai de mon bonheur une marque certai-
ne,

Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

P Y R A N T E.

Mais il faut dès ce jour quitter cette mai-
son.

M 5

DO-

D O R A N T E.

Dès ce jour?

P Y R A N T E.

Oui, vraiment, & pour bonne
raison.

D O R A N T E.

Vous pourriez différer . . . Mais enfin il n'im-
porte,Vous avez vos raisons pour presser de la for-
te,

Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

P Y R A N T E à *Lysimon*

Hé bien, qu'en dites-vous?

L Y S I M O N.

Je suis tout hors de moi.

Votre système est bon, j'en voi tout le méri-
te,Et je veux désormais réformer ma condui-
te;Je vais trouver mon fils, mais daignez, un
moment,M'aider de vos conseils dans ce commence-
ment.

Venez.

P Y R A N T E.

Très-volontiers . . . (*à Dorante.*)

Je reviens tout à l'heure.

LYSI-

L Y S I M O N .

Ne perdons point de temps.

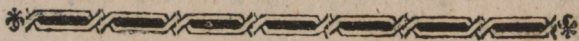
P Y R A N T E. (*à Frontin.*)

Je vous sui. Toi demeure

Pour le désabuser sur l'ordre...

F R O N T I N .

Oui, Monsieur.

(*à part.*)Je veux quelques instans le laisser dans
l'erreur.

S C E N E X V .

D O R A N T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

E N fin, vous voilà libre, & , selon votre
envie,

Votre pere consent que vous quittiez Julie.

Vous allez vous en voir éloigné pour ja-
mais.Voyez quelle bonté ! Prévenir vos sou-
hairs !D O R A N T E *se promenant à grands pas.*Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on
se sépare !

Cet

Cet empressement-là me semble assez bizarre.

Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur...

Quoi! Si de cet hymen je faisois mon bonheur,

Il exigeroit donc un entier sacrifice
Des plus tendres désirs? Ah! C'est une injustice.

N'est il pas vrai, Frontin, & j'attendois de lui...

A-t-il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui?
Répons.

F R O N T I N.

Vous m'avez dit de garder le silence;

Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

D O R A N T E.

Oh! Fais trêve une fois à tes fades discours,
(il s'arrête tout court.)

Ne pouvoit-il pas bien attendre quatre jours?

Parle donc... Non, tais-toi.

(il se jette dans un fauteuil.)

Rappelons nos idées.

Cet ordre, dans le fond s'accorde à mes pensées,

Je

Je dois partir bien-tôt, & mon pere a ra
son...

(en se levant brusquement.)

Mais quoi ! Dès aujourd'hui quitter cette
maison ?

Frontin.

FRONTIN.

Délibérez s'il faut que je réponde,
Car je suis discret, moi.

DORANTE.

Que le ciel te confonde !

(il rêve.)

Va-t-en trouver Julie.

FRONTIN.

Oui.

DORANTE.

Non, reste en ce lieu.

FRONTIN.

Soit.

DORANTE.

Je m'en vais lui dire un éternel
adieu...

Ah ! Jamais ma douleur ne pourra le per-
mettre...

Approche cette table, il faut par une lettre,
L'informer que mon pere est cruel jusqu'au
point

D'exiger...

FRONTIN.

Pour le coup je ne me tairai point.
Car ne vouliez-vous pas rompre ce ma-
riage?

DORANTE.

Il est vrai ; mais enfin je pouvois . . .
(il écrit.)

FRONTIN *d part.*

Il enrage.
Ah ! Que vois-je, Monsieur ? Vous vous
attendrissez.
Vous écrivez trois mots, puis vous les ef-
facez.

DORANTE *après avoir écrit.*

Porte - lui ce billet, & fais-lui bien enten-
dre
Que mon pere . . . Attens donc. Avant
que de le rendre,

Tu diras . . .

(il reprend le billet : après l'avoir lû,
il le déchire.)

FRONTIN.

Bon, voila le billet déchiré.

DORANTE *avec transport.*

On veut m'en séparer, mais je l'épouserai.
Eloignez - vous de moi trop importuns
scrupules,
Fades

Fades raisonnemens & craintes ridicules.
 Mon esprit fuit mon cœur, l'amour est ma
 raison,

Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir
 poison.

F R O N T I N.

Oui, oui, défaites-vous de cette tracassière.

D O R A N T E.

Je m'en vais me jeter aux genoux de
 mon pere

Et de madame Argante ; & si je n'obtiens
 rien,

Pour faire mon bonheur, il est un sûr
 moyen.

F R O N T I N.

Quel est-il, s'il vous plaît?

D O R A N T E.

J'enlèverai Julie.

F R O N T I N.

Fort bien. J'ai souhaité, Monsieur, tou-
 te ma vie

D'assister une fois à quelque enlèvement,
 Et je m'en vais avoir ce divertissement.

SCE.



S C E N E X V I.

DORANTE, JULIE, CELIMENE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie,*
& *se jette à ses genoux.*

AH! Prenez part, Madame, à l'excès de
ma peine.
Si vous m'abandonnez ma disgrâce est cer-
taine ;
Si vous m'aimez toujours, quoiqu'il puisse
arriver...

JULIE.

Que faites-vous ?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever ?

FRONTIN.

Oui, sans doute, & dès ce moment
même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise ex-
trême ;
Tout

Tout conspire, Dorante, à contenter nos
vœux,
Et l'hymen, dès ce jour, va nous unir tous
deux.

D O R A N T E.

Dès ce jour ?

J U L I E.

Oui, sans doute, & j'ai vû votre pere
Signer notre contrat, aussi-bien que ma
mere.

D O R A N T E,

Ah, ciel ! Il m'avoit dit . . .

F R O N T I N.

C'étoit pour faire voir
Combien sur votre esprit il avoit de pou-
voir,
Afin que Lyfimon reconnût dans la suite
Qu'il doit de votre pere imiter la conduite.

L E C H E V A L I E R.

Je sens de cet exemple un effet assez doux,
Mon pere me marie en même temps que
vous,

N

Au

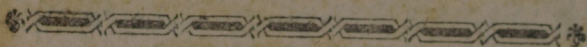
Au lieu de la maman, on me donne Ma-
 dame,
 Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

D O R A N T E à Célimene.

Et vous y consentez ?

C E L I M E N E.

Je fais tout mon bonheur
 De lui donner bien-tôt, & ma main, &
 mon cœur.



SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE,
 DORANTE, LE CHEVALIER,
 FRONTIN.

P Y R A N T E.

ENfin, graces au ciel, j'ai fini mon ouv-
 rage,
 Nous venons de conclurre un double ma-
 riage.

(à Dorante.)

J'ai pendant quelque temps troublé votre
 bonheur ;
 Mais

Mais vous allez fortir heureusement d'er-
reur ;

Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma
vie,

Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.

J'ai signé : tout est prêt. Suivez-moi
promptement,

Et mêlez votre joie à mon ravissement.

(ils sortent tous, hors Dorante & Frontin.)

FRONTIN à Dorante.

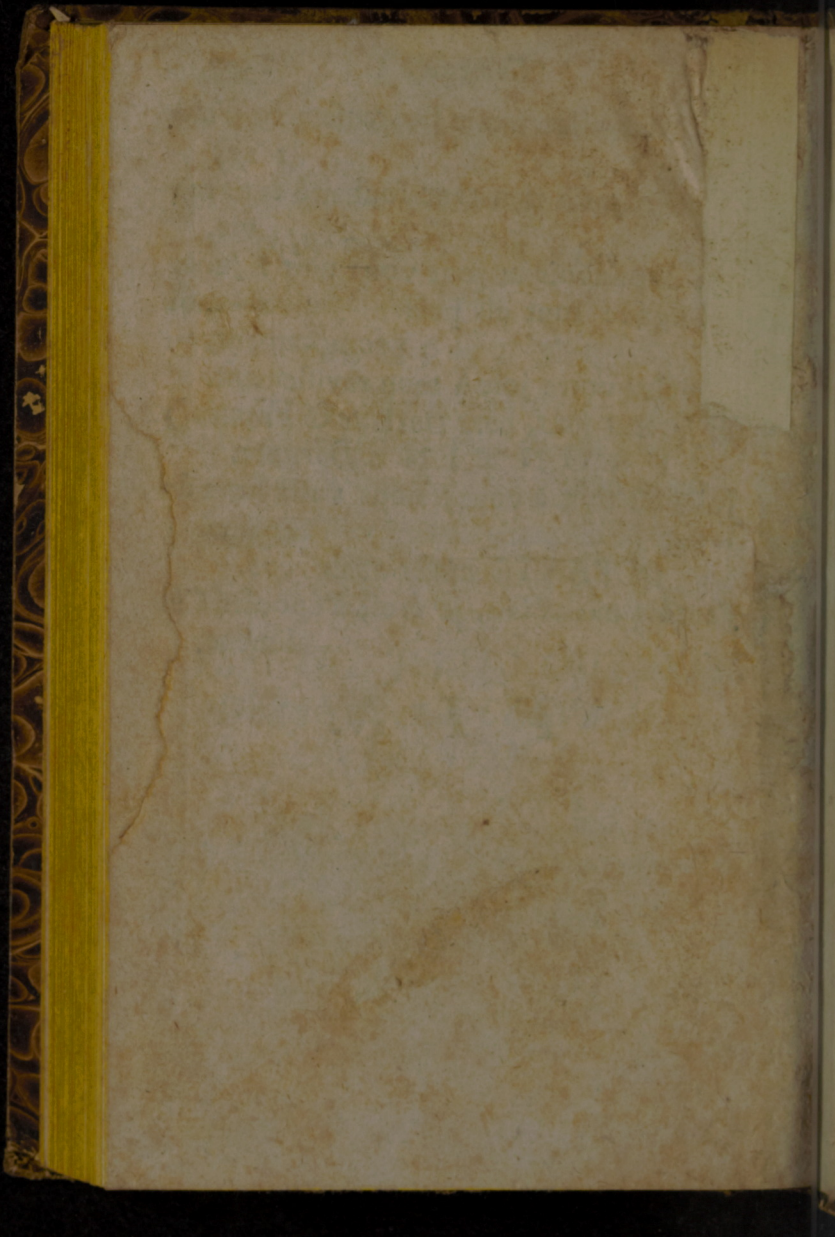
Julie est tout à vous ; nous voilà hors de
peine.

DORANTE après avoir rêvé.

J'aurois mieux fait, je croi, d'épouser Cé-
limene.

F I N.









name Engineering Scan Reference Chart T263 Serial No

Patch Reference numbers on UTR

CA

the scale towards document

C1 B1 A1 C2 B2 A2 B5 A5 20 18 17 16 11 10 09 03 02 01 C7 B7 A7 C8 B8 A8 C9 B9



édie.

161

il se comporteroit ;
 qu'il la mépriseroit,
 fort elle le rendroit
 maître:
 mordre, a si bien fait
 connoître
 l'aux biens de la bon-
 ne maman,
 elle a changé de plan ;
 plus conforme à son
 âge,
 aux douceurs du veu-
 vage.
 la tourner, la plier,
 er enfin au chevalier.
 M E N E.
 ur paroître contente,
 ortifier Dorante.
 I N E.
 ui parler un moment.
 rofonde révérence à
 pond qu'en le regar-
 mépris. Elle sort.)

SCE-